hayom

LE MAGAZINE DU JUDAÏSME D'AUJOURD'HUI

HAYOM N°64 - ÉTÉ 2017

TODAY
היום

> INTERVIEW EXCLUSIVE
Aure Atika

> ENTRETIEN
Valérie Zenatti

> INTERVIEW
S.E. Mme Aviva Raz Shechter, Ambassadeur d'Israël auprès des Nations-Unies à Genève

> CULTURE
Grecs et Holocauste

GIL

Votre exigence

Performance

[pɛʀfɔʀmãs] n.f. –1839; mot angl., de l'a. fr. *parformance* (XVIe), de *parformer* «accomplir, exécuter». 1♦ Résultat chiffré obtenu dans une compétition. 2♦ Résultat optimal qu'une machine peut obtenir. ♦FIG. Exploit, succès, prouesse.

Notre engagement

Gestion discrétionnaire
Conseil en investissements
Négociation et administration de valeurs mobilières

SELVI & CIE
SOCIÉTÉ ANONYME

4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

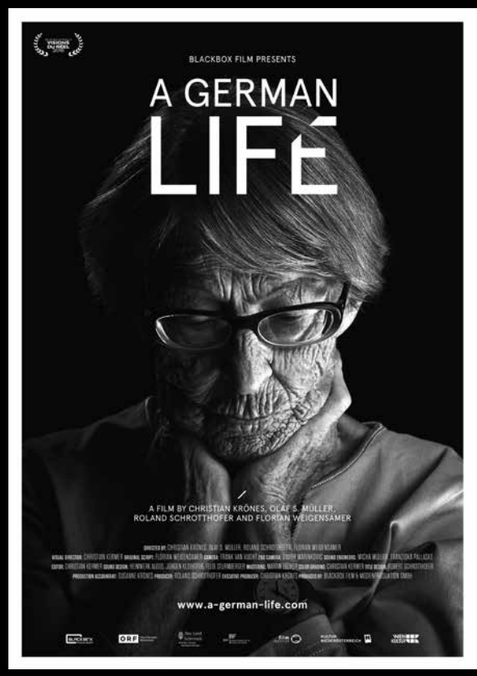
© F. Frosio

Dominique-Alain Pellizari
rédacteur en chef

> Si j'avais été allemand…

De 1942 à la fin de la guerre, Brunhilde Pomsel a travaillé comme sténographe au service du Ministre de la propagande du régime nazi, Joseph Goebbels. Décédée en janvier 2017 à l'âge de 103 ans, elle était le dernier témoin vivant ayant connu la machine du pouvoir nazi de l'intérieur…

Son existence et son parcours, reflets des principaux événements et des ruptures historiques qui ont jalonné le 20e siècle, sont racontés dans *A German Life*[1]. Un film signé par quatre réalisateurs qui, par le témoignage de cette femme singulière, insistent, notamment, sur les dangers du fascisme, aujourd'hui loin d'être écartés.



Ce film, unique et nécessaire, l'est à plusieurs titres: d'abord parce que la mentalité et les paroles de Brunhilde Pomsel représentent parfaitement celles de millions d'Allemands qui ont soutenu ce régime meurtrier et sa guerre, aveuglément, sans poser de question. D'ailleurs, cette femme ne cherche jamais à s'excuser ni à obtenir de rédemption. Elle explique seulement comment elle a grandi, suivi le mouvement, sans réellement le vouloir ni le chercher et aide en cela à appréhender l'incompréhensible: comment des gens «normaux» ont pu cautionner l'un des pires régimes de l'histoire. Un témoignage qui rappelle aussi et surtout que ne pas s'opposer, c'est déjà participer. Ni innocente ni directement coupable, elle renvoie à cette immuable question: «Et moi, qu'aurais-je fait?».

Au-delà de l'intérêt historique, la pellicule qui défile apparaît aussi comme une frappante et essentielle mise en garde pour que le passé ne se reproduise pas. À la lumière de ces déclarations et de cette biographie, il est impossible de ne pas y voir de corrélations avec la situation actuelle en Europe. Une situation marquée par la montée de l'extrémisme, les discours nauséabonds qui s'étalent au grand jour, une parole raciste, xénophobe, islamophobe ou antisémite, lâchée sans vergogne.

Nous parlons souvent à la jeunesse qui nous entoure du «devoir de mémoire», une notion qu'elle ne conçoit pas toujours concrètement. Et pour cause. Du coup, ce film offre une occasion rare de donner corps à ce concept et de permettre aux spectateurs, jeunes et moins jeunes, d'en être les héritiers et les gardiens, en pleine conscience, et de ne jamais oublier les mots du politicien et philosophe irlandais Edmund Burke: «La seule chose qui permet au mal de triompher est l'inaction des hommes de bien».

Excellent été à vous tous!

D.-A. P.

[1] *À voir sur les grands écrans (depuis mai) ou en DVD, prochainement.*

TRANSPHERE SA

l'élégance par nature

BONGENIE
brunschwig group

www.bongenie-grieder.ch

sommaire

15 Daniel Schwarz et les architectes de lieux de culte

38 Quand la BD s'empare de la Shoah

50 Aure Atika

> Monde Juif

1	Édito	Si j'avais été allemand…
4	Page du rabbin	Israël-Palestine
5	Chronique	Reconversions de synagogues
6-7	Mémoire	Procès Barbie: un procès pour la justice et pour l'Histoire
8-10	J'aime TLV	Peinture Fraîche!
12-13	Plan rapproché	Meir Panim: aider les laissés-pour-compte
15-17	Interview	Daniel Schwarz et les architectes de lieux de culte
18-19	Reportage	Le centre médical de Galilée occidentale au chevet des blessés syriens
20-22	Interview	Interview de l'Ambassadeur S.E. Madame Aviva Raz Shechter
23	Talmud	Copains comme cochons
25	CICAD	La discrimination à l'ère des réseaux sociaux
28-29	News & Events	Division féminine du Keren Hayessod, Une soirée captivante et pleine d'émotion, Heresies in Judaism, a talk by David Biale, Journée internationale de la femme

> GIL

26-27	Du côté du GIL	La vie de la communauté
30-31	Talmud Torah	Pourim au Talmud Torah, Fête de Pourim
32	ABGs	Le coin des ABGs

> Culture

33	DVD	Sélection des sorties en DVD
34-36	Culture	À la recherche des communautés juives perdues
37	Culture	J'ai lu pour vous
38-39	Expo	Quand la BD s'empare de la Shoah

> Personnalités

41-43	Entretien	Valérie Zenatti
44-45	Interview	Un trait, un geste, un souffle
46-47	Interview	YOM ou la clarinette enchantée…
48-49	People	Les News
50-52	Interview exclusive	Aure Atika: tout sur ma mère, du premier au dernier souvenir

Prochaine parution: Hayom#65 / Automne 2017
Délai de remise du matériel publicitaire et rédactionnel: 5 juin 2017

Communauté juive libérale de Genève - GIL
43, route de Chêne - 1208 Genève, Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52, hayom@gil.ch, www.gil.ch
Rédacteur en chef >
Dominique-Alain PELLIZARI dpellizari@sunrise.ch
Responsables de l'édition & publicité >
J.-M. BRUNSCHWIG
pubhayom@gil.ch

Courrier des lecteurs >
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir?
N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à:
CILG-GIL - HAYOM - Courrier des lecteurs - 43, route de Chêne
1208 Genève - hayom@gil.ch
Graphisme mise en page > Transphère agence de communication
36 rue des Maraîchers – 1211 Genève 8 – Tél. 022 807 27 00

hayom TODAY היום

HAYOM N°64 – ÉTÉ 2017
Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Été 2017 / Tirage: 4'500 ex
Parution trimestrielle

© Photos pages centrales et Talmud Torah: Barbara Katz-Sommer
© Photo couverture: droits gérés

Hormis quelques pages spécifiques, le contenu des articles du magazine Hayom **ne reflète en aucun cas l'avis des membres et/ou du Comité de la CILG-GIL.** *La rédaction*

> Israël-Palestine

Toute situation et tout conflit a une histoire. À quand donc faire remonter le conflit israélo-palestinien? A-t-il commencé en 1948 lors de la Déclaration d'Indépendance de l'État d'Israël et le refus de tous les pays arabes d'accepter la création d'un État palestinien et d'un État israélien côte à côte? Ou en 1947 lorsque l'ONU vota le plan de partage de la Palestine entre une entité arabe et une autre juive, avec Jérusalem comme ville internationale?

Ou au 19ème siècle lorsque des Juifs émigrèrent en Palestine pour échapper aux violences antisémites subies en Europe de l'Est et, achetant des terrains, s'installèrent dans cette province de l'Empire turc? Ou au 7ème siècle lorsque des tribus arabes partirent à la conquête du Moyen Orient et au-delà et répandirent l'Islam? Ou encore avant?

Rappelons que le nom de Palestine fut donné à cette région par les Romains après qu'ils eurent, en 135 de notre ère, écrasé la révolte juive menée par Bar Ko'hba. En effaçant le nom de «Judée», ils voulaient éradiquer tout souvenir de la présence juive dans cette région depuis près de 15 siècles. Palestine vient de Philistin, un peuple venu du nord de la Grèce et qui, environ 13 siècles auparavant, s'était installé dans l'actuel territoire de Gaza et jusqu'à la Tel-Aviv d'aujourd'hui.

Rappelons également que ce territoire n'a jamais connu d'autonomie politique ou administrative, à l'exception des périodes pendant lesquelles les Juifs y furent majoritaires et purent exercer le pouvoir.

Rappelons enfin que son histoire repose – du moins dans l'inconscient de près de quatre milliards de personnes juives, chrétiennes et musulmanes – sur des textes auxquels nombreux sont ceux qui leur accordent la qualité d'avoir été révélés par Dieu lui-même et être donc porteurs d'une vérité absolue et intemporelle puisque divine.

Quant à la résolution de ce conflit, comment la penser alors que celui-ci est évoqué et instrumentalisé dans les prêches de dignitaires musulmans? Comment penser sa solution alors que les chartes de partis et d'organisations politiques appellent à la destruction de l'État d'Israël?

On observe également un certain irrédentisme parmi des groupes juifs extrémistes qui affirment que le Messie ne viendra que lorsque tous les Juifs seront établis de la Méditerranée au Jourdain dans un État juif fondé sur la Halakha dans son interprétation la plus fondamentaliste et la plus rigoureuse. Cette référence renvoie, dans le monde musulman, à la référence à la Charia. Mais si la Charia est le fondement légal des constitutions de presque tous les pays musulmans, la Halakha n'est le fondement ni de la législation civile d'Israël ni de ses lois fondamentales.

Peut-on cesser de penser Jérusalem comme une ville sainte? Cela est difficile, tant pour les Juifs que pour les Chrétiens et pour les Musulmans. Mais il le faudrait. Dans un premier temps, ce décrochement salutaire pourrait permettre de penser la question hors de toute émotion et de toute subjectivité.

Quant à l'internationalisation de ce conflit, les interventions des uns appellent les interventions des autres. Cette internationalisation renvoie sa résolution à plus tard, car elle l'externalise et en dépossède les responsables politiques palestiniens et israéliens.

Il faudrait également que le narratif de chacun soit écouté et surtout entendu par l'autre. Cela permettrait de reconnaître que l'autre a un lien historique et spirituel avec ce territoire, d'accepter sa présence à ses côtés et d'imaginer un possible avenir non conflictuel.

Il faudrait que les références religieuses soient un moment mises de côté et que les religieux s'obligent à lire leurs écrits fondateurs en prenant conscience que ces textes ont été écrits à une époque différente de la nôtre et dans un environnement étranger au nôtre, et que Dieu ne les a pas dictés tels qu'ils sont. Lorsque chacun les lira en les replaçant dans leur contexte historique, culturel et social et en les intégrant au monde d'aujourd'hui, ces textes pourront à nouveau être porteurs de sens et source d'inspiration.

Ce conflit devrait donc être pensé hors de toute interférence extérieure et hors de toute référence religieuse afin de permettre à ses acteurs directs de nouer un véritable dialogue entre eux, et même de les y obliger.

Le chemin est encore long. Ôter son caractère religieux et passionnel à ce conflit lui rendrait son aspect humain et le replacerait dans le cadre de l'histoire. Alors peut-être cette région pourrait-elle redevenir un pôle de spiritualité où, pour reprendre les termes prophétiques, *le loup habitera avec la brebis, le tigre reposera avec le chevreau; veau, lionceau et bélier vivront ensemble*... (Isaïe 11.6).

La paix est peut-être à ce prix.

Rabbin François Garaï

> Reconversions de synagogues

Les synagogues ne sont pas des bâtiments sacrés. Ils sont investis d'une mission religieuse dès lors que s'y trouve un Sefer Torah et un minyan pour y prier. C'est ainsi que tout lieu peut devenir synagogue, même temporairement (un bureau, une salle de conférence, un appartement, une école, etc.). En d'autres termes, c'est ce qui s'y passe qui rend le lieu sacré, pas son architecture, son nom ou sa vocation. Il va de soi que les synagogues sont construites pour durer, comme ciment communautaire et, à ce titre, sont souvent de belles créations architecturales et artistiques.

Mais dès lors qu'une synagogue, aussi belle soit-elle à l'extérieur et à l'intérieur, n'est plus utilisée par des Juifs, ne serait-ce qu'une fois l'an, et qu'elle ne possède ni Sefer, ni livres de prières, et encore moins de fidèles, elle perd sa fonction de synagogue (qui, rappelons-le, signifie «assemblée» en grec). Après la destruction de communautés, mais aussi le simple déménagement de la population juive, de nombreuses synagogues se sont trouvées fermées, abandonnées, délaissées ou vendues. Certaines de ces synagogues inactives ont été rénovées et converties en musées, très souvent par les autorités ou des locaux qui s'intéressaient au patrimoine juif en tant que patrimoine. C'est le cas de Maribor, en Slovénie (synagogue vieille de 500 ans et intacte), de Shanghai, en Chine, ou de Cavaillon, en France.

Certaines synagogues rénovées ont un usage mixte, synagogue et musée, comme c'est le cas à Bratislava (Slovaquie), à Berlin (le Centrum Judaicum) ou à Venise. D'autres, bien que rénovées, ne sont pas actives ni ouvertes au public, comme la synagogue de Maïmonide au Caire.

Il y a les anciennes synagogues qui sont devenues des lieux culturels sans lien évident avec le patrimoine juif, mais qui ne renient pas leurs origines. À Nijmegen, aux Pays-Bas, l'ancienne synagogue, inactive depuis la déportation des Juifs en 1943, a été classée monument historique et abrite le musée d'histoire naturelle. La synagogue de Zilina, en Slovaquie, est devenue un centre culturel appelé «Nova Synagoga» qui inclut une petite exposition sur l'histoire du bâtiment moderniste.

Temple Adath Yeshurun à Syracuse, devenu l'hôtel Skyler.

Celle de Tata, en Hongrie, accueille un musée de copies de statues gréco-romaines et celle de Trnava, en Slovaquie, une galerie d'art. Ailleurs, là où des synagogues ont été vendues faute de communauté pour les faire vivre, et où leur architecture ou leur décoration ne sont pas particulièrement remarquables, on assiste à la reconversion du bâtiment, avec ou sans signe extérieur de son usage antérieur: à Malacky, en Slovaquie, une synagogue est maintenant une école d'art, à Bialystock, en Pologne, la synagogue a été transformée en bureaux et à Tydfil, au Royaume-Uni (pays de Galles), en appartements.

Laissons les reconversions les plus inattendues pour la fin: à Poznan, en Pologne, la synagogue est utilisée comme piscine, tandis que celle de Bojna, en Slovaquie, est un magasin et bar à vin. Aux États-Unis, **Temple Adath Yeshurun à Syracuse** (État de New York) est devenu **l'hôtel Skyler;** Temple Shaaray Tefila à New York est la reconversion d'un cinéma en synagogue, tandis que le Langston Hughes Performing Arts Center de Seattle est la reconversion d'une synagogue en théâtre. On compte aussi une boulangerie, un magasin de matériel pour policiers (menottes, gilets pare-balles, etc.), un parking et des supermarchés.

Temple Sinai, construit en 1947 au nord de Philadelphie, a été vendu à la communauté West Oak Lane Church of God dans les années 1970. En 2013, le bâtiment a été acheté par l'organisation Masjidullah qui l'a transformé... en mosquée.

Brigitte Sion

> Procès Barbie: un procès pour la justice et pour l'Histoire

Le procureur Jean-Olivier Viout se souvient…

Le 4 juillet 1987, après deux mois d'audience d'un procès d'assises qui a fait couler beaucoup d'encre, Klaus Barbie, «le boucher de Lyon», criminel nazi, est condamné à la réclusion à perpétuité pour crimes contre l'humanité.

Responsable de la déportation et de l'assassinat de nombreux Juifs et résistants français, Klaus Barbie a sévi à Lyon et dans sa région. Son nom demeure lié à tout jamais à des pages tragiques de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale: la rafle de la rue Sainte-Catherine le 9 février 1943, la rafle des 44 enfants d'Izieu (colonie de vacances nichée dans un petit village de l'Ain) et des 7 adultes qui les encadraient le 6 avril 1944 et le convoi du 11 août 1944 (15 jours avant la libération de la ville) qui a conduit 650 Juifs et résistants à Auschwitz.

Condamné à mort par contumace à deux reprises en 1952 et 1954, Klaus Barbie, devenu Klaus Altmann, avait trouvé refuge en Bolivie, dès 1951, à l'instar de nombreux autres criminels nazis. Il a acquis la nationalité du pays, persuadé d'avoir trouvé en Amérique du Sud un abri pérenne. Mais c'était compter sans la volonté et la pugnacité des époux Klarsfeld....
À la faveur d'un changement de régime politique, Barbie est arrêté et expulsé de Bolivie avant d'être emprisonné à Lyon, dans les lieux mêmes de ses exactions, au fort Montluc notamment.

Durant le procès, l'acte d'accusation est lu pendant deux jours, les témoins se succèdent à la barre dans un climat lourd et en présence de journalistes venus du monde entier.

Les débats ont été filmés et ce sont plus de trente émissions qui sont réalisées pour la télévision (la chaîne Histoire). Les commentaires de Jean Olivier Viout apportent un éclairage inestimable.

L'homme qui captura Barbie en Bolivie pour le remettre aux autorités françaises (dans un ouvrage intitulé *Comment j'ai piégé Barbie*), Gustavo Sanchez Salazar, ancien vice-ministre de l'Intérieur bolivien, témoignait ainsi de la personnalité et du parcours du criminel nazi: *«J'aimerais que le procès qui s'ouvre en France mette en relief quelque chose d'essentiel: que Barbie continua de se comporter en nazi tout le temps après la guerre. D'abord sous la protection des services d'intelligence américains et ensuite en collaborant ouvertement avec les successives dictatures boliviennes. Il fut ici conseiller en torture et en assassinat. À ce titre, il fit exécuter certains leaders politiques importants...».*

Klaus Barbie est mort d'un cancer le 25 septembre 1991 à la prison Saint-Joseph de Lyon, à l'âge de 77 ans, un âge que de trop nombreuses victimes du régime nazi n'ont – hélas – pas pu atteindre....
Ce procès – extraordinaire, au sens propre du terme – aura marqué une étape dans le travail de mémoire et de justice accompli notamment par Serge et Beate Klarsfeld, mais également par tous ceux qui ne confondent pas vengeance et justice.

Le procureur **Jean-Olivier Viout** a répondu aux questions de *Hayom*:

Nommé en 1979 à Albertville, vous avez été le plus jeune procureur de France et, en 1987, l'un des acteurs majeurs du procès Barbie en votre qualité de procureur, adjoint du Procureur Pierre Truche: comment l'avez-vous vécu et quels souvenirs en gardez-vous?

Le procès Barbie, trente ans après, c'est pour moi une addition de rencontres et de paroles. Rencontres avec des individualités exceptionnelles réunies en une unité de temps et de lieu que je n'aurais jamais imaginé pouvoir croiser un jour, d'Élie Wiesel à Jacques Chaban Delmas, en passant par Geneviève de Gaulle, André Frossard ou les époux Klarsfeld, pour n'en citer que quelques-uns. Rencontres surtout avec des hommes et des femmes porteurs, au tréfonds de leur être, d'un indicible qu'ils allaient vaincre pour répondre à cet appel à «faire mémoire».

Ce procès, qui illustrait une page sombre de notre histoire contemporaine, fut un procès hors normes tant par sa nature que par les conditions exceptionnelles de son déroulement. Comment et pourquoi vous semble-t-il important de transmettre les enseignements de ce procès?

Parce que le procès Barbie demeurera celui de la parole des victimes venant occuper le devant du prétoire pour opposer aux négationnistes, tant présents que futurs, la réalité de leur vécu venant donner la mesure du paroxysme de la folie nazie. Entendre Simone Kadosche-Lagrange relater son face à face de gamine de 13 ans avec le chef de la Gestapo lyonnaise, Sabine Zlatin évoquer le drame des enfants d'Izieu, ou encore ces déportées de Ravensbrück dévoiler les atteintes subies en ces enclos de nuit et brouillard, constitue autant d'électrochocs venant frapper le cœur et la raison.

Le Procureur Général Truche a dit: «Personne n'est sorti du procès Barbie comme il y est entré». Partagez-vous ce point de vue?

On ne sort pas indemne du procès Barbie, car revient sans cesse la vision de la bête immonde rampante, ayant nom fanatisme, qui parvient insidieusement à transformer des êtres cultivés et intelligents, comme l'était Klaus Barbie, en aveugles bourreaux, amnésiques à toute notion d'humanité.

Comment votre carrière s'est-elle poursuivie après cette longue parenthèse? Votre approche de la justice en a-t-elle été modifiée?

J'ai poursuivi ma carrière à la cour d'appel de Lyon, en qualité d'avocat général,

puis j'ai été nommé procureur général près la cour d'appel de Grenoble (2001) avant d'être nommé procureur général de Lyon (2004). J'ai achevé ma carrière judiciaire en février 2015, à l'issue d'un mandat de quatre années au Conseil Supérieur de la Magistrature, à Paris.
Il m'est difficile de dire si mon approche de la justice a été modifiée à l'issue du procès Barbie. Sans doute ai-je renforcé ma conviction que la justice devait être davantage en proximité avec les victimes...

Propos recueillis par P. Drai

Israël votre héritier

En votre honneur · en souvenir de vos bien-aimés pour la vie en Israël

- La fiduciaire KKL Treuhand-Gesellschaft AG du Keren Kayemeth Leisraël vous conseille confidentiellement et personnellement sur tout ce qui concerne les legs et héritages en faveur d'Israël.
- Rédaction de testaments et exécution de dispositions testamentaires.
- Legs avec ou sans compensations, en Suisse ou à l'étranger, également en faveur de tiers, par reprise de valeurs patrimoniales telles qu'immeubles etc.
- Constitution de bourses ou de fondations de caractère individuel et pour projets de recherche.

Bureau pour la Suisse romande:
Rue de l'Athénée 22 · 1206 Genève · tél. 022 347 96 76 · info@kklsuisse.ch

KKL Treuhand-Gesellschaft AG
Schweizergasse 22 · 8001 Zürich · tél. 044 225 88 00 · info@kklschweiz.ch

> Peinture Fraîche!

Chaque année au printemps, Tel-Aviv abrite une foire d'art contemporain dont le lieu se révèle être une surprise. La 9ème édition, *Tzeva Tari # 9* (*Peinture Fraîche # 9*), a pris place du 28 mars au 1er avril 2017 au Steinhardt Museum d'histoire naturelle, un bâtiment en cours de construction qui ouvrira ses portes en été 2017 sur le campus de l'Université de Tel-Aviv.
Cette *Peinture Fraîche* regroupe des expositions de galeries, d'institutions muséales d'art et de design, des conférences et ateliers pour adultes et enfants, ainsi qu'une *Artists' Greenhouse,* pépinière abritant une cinquantaine de jeunes artistes ayant à peine terminé leur formation.

Vous connaissez sans doute l'audace technologique des start-up israéliennes? La vivacité du vivier d'artistes contemporains s'y apparente. Cette effervescence artistique est soutenue à Tel-Aviv par un réseau de galeries dont certaines, véritables institutions, ont plus de soixante ans d'activité.
Tout débute avec la création de l'académie d'art Bezalel à Jérusalem en 1906. Un pari en regard de la précarité de la vie d'alors dans la région. Mais un pari gagné, puisque l'Académie Bezalel affiche aujourd'hui une éclatante santé: une majorité des jeunes artistes exposés à *Tzeva Tari # 9* en sont issus.
Au tournant des années 1920, un petit groupe d'artistes se fédère à Tel-Aviv autour de Reuven Rubin (*Hayom* n°62), de Joseph Zaritzky et de sa nouvelle abstraction. Une scène artistique certes locale, mais bien vivante. Elle se développe peu à peu durant les années quarante, sous l'impulsion des habitants issus de l'immigration germanophone – notamment à la rue Gordon en plein quartier résidentiel bourgeois *yekke*. Quantité de petites galeries exposent les œuvres des pionniers de l'art israélien: Reuven Rubin, Nahum Gutman, Yosl Bergner, Yacov Wexler, Raffi Lavie, Menashe Kadishman, Moredehaï Levanon parmi d'autres. Ne manquez pas de voir leurs œuvres lors de votre prochaine visite au Musée d'Art de Tel-Aviv.
Aujourd'hui, en parcourant la ville du nord au sud, on trouve quatre *cluster* de galeries d'art allant des plus anciennes autour de la rue Gordon, aux plus avant-gardistes dans la zone industrielle au sud du quartier de Florentin.
La Galerie Gordon figure parmi les précurseurs, elle est également, depuis 1977, à l'origine des premières ventes aux enchères d'art israélien. À l'étroit pour exposer la foisonnante scène artistique, elle se double en 1980 d'un espace rue Ben Yehuda, puis rue Nathan Hahaham et compte depuis 2016 un 4e lieu d'exposition, imaginé par le bureau d'architectes Gottesman-Szmelcmann rue Hapelech, dans le quartier de Florentin, où elle rejoint un groupe de galeries résolument contemporaines.

Au bas du Boulevard Rothschild, une nouvelle génération de galeries, outre leur activité à Tel-Aviv, participe aux plus grandes foires d'art et bénéficie d'une reconnaissance internationale. Le magnifique cube lumineux de béton blanc de la **Galerie Alon Segev** abrite des expositions d'artistes israéliens (Sigalit Landau, Arik Levy) et internationaux. La galerie expose tous les médias: peinture, vidéo, sculpture, photo, voire design, de manière sobre et épurée.
Juste en face, la Galerie Sommer Contemporary, fondée par Iris Fine-Sommer en 1999, est installée dans une ravissante maison qui conserve le charme des premiers édifices de la ville. Sommer Contemporary représente des artistes israéliens établis, telle Yehudit Sasportas qui a signé le pavillon israélien à la Biennale d'art de Venise en 2007, ou émergents comme la photographe Yaël Bartana, mais de manière générale engagés politiquement.

La Galerie Noga Contemporary Art est, elle, logée dans une petite maison blanche de style Bauhaus dans la très jolie rue Ehad Ha Am. Fondée en 1993, elle a emménagé ici en 2002. Elle met l'accent sur la photographie et participe aux foires internationales majeures.
La Chelouche Gallery for Contemporary Art occupe une des plus belles maisons de Tel-Aviv construite en 1920 par Joseph Berlin. Ses vernissages provoquent un attroupement volubile dans tout le bas de la rue Maze. Chelouche expose des artistes reconnus.
Plus au sud, dans le quartier en pleine mutation de Florentin, la **Galerie Dvir** séduit par le côté abrasif de ses expositions. Reflétant la pluralité des origines et de l'environnement social des artistes, Dvir Contemporary met en évidence leur engagement au travers de thèmes récurrents comme l'identité, la mémoire et la territorialité. Dvir Contemporary dispose également d'un second espace dans un hangar du port de Yaffo.

Galerie Dvir

La galerie **Hezi Cohen** a inauguré ses locaux épurés en 2009 avec une exposition consacrée aux cinquante ans d'activité artistique d'Ygal Tumarkin, également exposé au Musée d'Art de Tel-Aviv. Sauf rares exceptions, la galerie Hezi Cohen se concentre sur l'art israélien.

Les plus aventureux pousseront au sud jusqu'au quartier de Kyriat Hamelacha. Trois rangées de bâtiments industriels délabrés des années soixante abritent une poignée de galeries expérimentales et d'ateliers d'artistes.
Pas facile de s'y retrouver dans ces rues dont les noms évoquent l'industrie (Ha'Mifal Ha'Meretz). Pour accéder aux galeries situées à l'étage, préférez l'escalier aux vieux monte-charges recouverts de graffitis! La vue sur les toits du quartier de Florentin récompensera l'escalade. La galerie Raw Art née en 2005, près de la gare routière, a été la première à prendre racine à Kyriat Hamelacha en 2008. Elle se spécialise dans la présentation de jeunes artistes qui expérimentent tous les médias,

Visite guidée de Sarah Peguine à la galerie Alon Segev

Galerie Hezi Cohen

QUARTIER GORDON
Gordon Gallery (10h00-18h00), rue Ben Yehuda 95, rue Nathan Hachacham (sur rdv).

QUARTIER ROTHSCHILD
Alon Segev Gallery (10h00-18h00), Boulevard Rothschild 6.
Sommer Contemporary Art (10h00-18h00), Boulevard Rothschild 13.
Noga Contemporary Art (11h00-18h00), Ehad Ha'am 60.
Chelouche Gallery for Contemporary Art (10h00-18h00), Maze 7.

QUARTIER FLORENTIN
Gordon Gallery, rue Hapelech 6.
Dvir Contemporary (11h00-18h00), Reshit Hochma 14.
Hezi Cohen (10h30- 19h00), Wolfson 54.

QUARTIER KYRIAT HAMELACHA
Raw Art Gallery, 3 Shvil Ha'Meretz Building 8, 4e étage.
Feinberg Projects, 3 Shvil Ha'Mifal 2e étage.
Rosenfeld Contemporary, 1 Shvil Ha'Meretz.
ZIZ (15h00-20h00), 6 Shvil Ha'Meretz.
Oh-So-Arty, Sarah Peguine, www.sarahpeguine.com
Musée d'Art de Tel-Aviv, Shaul Hamelech 27.
Helena Rubinstein Pavilion for Contemporary Art, 6 Tarsat Bd. www.tamuseum.org.il

Art in Israel, Ran Shechori, Sadan Publishing House Tel-Aviv, 1974.
Pluriel, regards sur l'art contemporain israélien, collectif, Editions Art Absolument, Paris 2012.

→ suite p. 10

Tel-Aviv depuis Kyriat Hamelacha

notamment la performance et la vidéo. La galerie Feinberg Projects, juste à côté, est fermée depuis décembre 2016 pour rénovation. Elle se consacre actuellement à la promotion de jeunes artistes, en ligne ou sur rendez-vous.
La création de Rosenfeld Contemporary remonte, elle, à 1952. Avec le courant contemporain, elle a évolué vers toujours plus d'expérimentation. Enfin, si vous parvenez à la dénicher, la petite galerie ZIZ, au décor jaune, vaut la visite. Ici, de tout jeunes artistes sauront ébranler vos plus fortes convictions artistiques.
En prime, dans le quartier, tout est couvert de *street art* et de graffitis. Vous reconnaîtrez les sparadraps et les animaux à deux têtes signés Dédé, les personnages anguleux de Untay et **les petits bonshommes d'Adi Sened.** La nuit le quartier change de visage et abrite une faune interlope à éviter.

Tout cela ne constitue, bien évidemment, qu'un choix totalement subjectif. Tel-Aviv regorge de galeries et de lieux voués à l'art contemporain.
Chaque vendredi, le quotidien «Ha'aretz» publie un supplément (en anglais) avec la liste des expositions en cours aussi bien dans les institutions que dans les galeries de tous ordres, des plus établies aux plus expérimentales.
Et pour planifier votre promenade artistique, l'office du tourisme édite un plan de la ville (en hébreu et anglais) permettant de repérer les galeries. Pour plus d'explications, on peut consulter le site *Oh-So-Arty* ou suivre l'une des visites organisées par Sarah Peguine, sa fondatrice, (en anglais et français) au début de chaque mois.
La scène artistique israélienne fait preuve d'une vigueur exceptionnelle. À découvrir!

Karin Rivollet

Petit bonhomme d'Adi Sened

meyrincentre
Au coeur de la cité, au coeur de vos envies.

40 commerces à votre service
6 restaurants et snacks

P 550 places gratuites tpg - en tram 14 en bus 57

Découvrez nos commerces sur www.meyrincentre.ch

> Meir Panim
Aider les laissés-pour-compte

Lorsqu'Anna est arrivée en Israël en 1957, c'était la réalisation d'un rêve. Née dans un camp de concentration, elle était déterminée à donner à sa famille toutes les opportunités qu'elle n'avait jamais eues durant son enfance en Union Soviétique et en Pologne. «Israël constituait le seul endroit où je pouvais vivre en tant que Juive», affirme-t-elle aujourd'hui.

Tout en élevant ses trois enfants, elle a travaillé dans le domaine de la finance, avant de créer un centre d'accueil pour les petits dont les parents avaient des horaires de travail trop exigeants. Développant une passion pour les arts martiaux, elle a aussi enseigné le judo et le krav maga. Aujourd'hui, Anna se sent abandonnée par les services sociaux israéliens. Assise dans son appartement non chauffé à Or Akiva, près de la côte, cette femme de 77 ans ne sait pas ce qu'elle ferait sans l'aide du centre de secours communautaire local de Meir Panim. L'association caritative israélienne œuvre pour soutenir 1,7 millions d'Israéliens, soit 22 % de la population, touchés par la pauvreté.

«Les services sociaux ne se soucient pas de moi» constate Anna. «Ils ne voient pas les gens dans le besoin. Ils ne voient que les cas. Ils ont oublié les individus. Il faut faire quelque chose. Il ne s'agit pas uniquement de moi, ou des rescapés de la Shoah, ou des autres personnes âgées qui ont contribué à construire ce pays et méritent un minimum de respect et de dignité. Il s'agit des personnes de tout âge, familles et enfants, qui ont besoin d'aide. Nous devons parler de ce qui se passe. Nous devons sensibiliser les gens.»

Il y a deux ans, Anna a subi une opération chirurgicale du dos. À part la visite d'un travailleur social, elle n'a bénéficié d'aucune aide immédiate. «Je n'avais personne pour m'aider à m'habiller ou à aller aux toilettes. Si mes amis n'avaient pas été présents, ainsi que Meir Panim, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Après plus de deux mois et demi, j'ai reçu un appel d'une femme qui travaille aux services sociaux. Elle m'a demandé si je pouvais m'habiller toute seule. Je lui ai répondu: À présent, je n'ai plus besoin de votre aide!»

Anna raconte également les histoires d'autres personnes laissées pour compte par le système. «J'ai une amie âgée de 83 ans. Elle s'évanouit tout le temps. Les travailleurs sociaux lui ont rendu visite, mais ont dit qu'elle avait bonne mine, car elle s'était maquillée. Ils attendent que vous n'ayez plus aucune dignité pour venir vous aider.»

Les rescapés de la Shoah – les personnes qu'on s'empresse d'oublier

Peu d'endroits sont aussi pauvres que Dimona, dans le Néguev. La région est peu développée, et il existe peu de transports en commun. Il n'est donc pas surprenant que le plus grand Centre de Meir Panim s'y trouve.

À 9 heures du matin, un jeudi, des personnes âgées, parmi lesquelles de nombreux rescapés de la Shoah, étaient déjà rassemblées devant les portes du restaurant gratuit de Meir Panim. La plupart avaient amené de vieux sacs en plastique ou des caddies. Ils parlaient peu, regardant les soldats volontaires venus de bases militaires voisines porter vers la salle à manger des cartons remplis de légumes et fruits frais, halots et noix pour marquer la fête de Tou Bichevat.

Onze heures. Les tables sont dressées avec de jolies nappes et des fleurs. L'endroit dégage une «atmosphère de restaurant» authentique. Hors de la salle à manger, quelques personnes se disputent en russe ou en marocain pour savoir qui était là le premier. Certains se tiennent dans la queue de distribution de nourriture à emporter, et empilent leurs sachets et boîtes en plastique remplis de poulet, riz, pommes de terre et salade. Dans la salle à manger, un homme bien habillé est assis, seul. Il regarde autour de lui et, pensant que personne ne le voit, remplit son sac de noix et de fruits. Une femme garde précieusement sa *halla*, tirant une chaise et s'en servant comme d'une canne de fortune. Pour la plupart des personnes présentes au restaurant, cela constituera le seul repas chaud et la seule interaction sociale de la journée.

L'éducation informelle: la clé permettant de sortir la prochaine génération du cycle misérable de la pauvreté et de l'isolement social.

À Sderot, un partenariat avec la municipalité encourage l'intégration sociale tout au long de l'année.

Daniel Berkeley, directeur du nouveau département pour la jeunesse, note que la nouvelle coopération a apporté un renouveau d'investissements au Centre des jeunes. Il indique du doigt une cuisine, un coin salon et des consoles X Box, un vrai luxe par ici. Pointant en direction de la frontière avec Gaza, qui surplombe les locaux, Daniel explique que les activités offertes aux jeunes sont particulièrement importantes dans une zone qui a été touchée par des attaques de roquettes durant des années. «Il est essentiel de réfléchir à l'effet que cela a sur la vie communautaire, sur la vie de famille. De nombreux parents encouragent leurs enfants à rester à la maison, à cause de la situation sécuritaire. Cet abri vise à offrir aux enfants un endroit où ils seront en sécurité.»

Constatant les bienfaits du centre, il a établi des plans afin d'en créer deux de plus dans la région.

Au centre des jeunes d'Or Akiva, Ilanit Chafuta, la directrice locale, ayant elle-même été une enfant prise en charge par les services sociaux, sourit chaleureusement aux enfants regroupés autour d'elle. «Je suis fermement convaincue que les enfants peuvent sortir du cycle de la pauvreté grâce à une combinaison d'amour, de nourriture, de chaleur humaine, de confort chez eux, et bien sur d'éducation. Si un enfant a faim ou froid, il ne peut pas étudier. Si nous les aidons, ils peuvent décrocher leur baccalauréat ou faire leur service militaire, et en fin de compte être complètement intégrés dans la société, en remplissant toutes les normes.» Elle poursuit: «La pauvreté peut mener à la criminalité. En premier lieu, ils ont faim, alors ils volent un sandwich. Puis ils finissent par voler autre chose.» Dans le souci d'améliorer les relations avec les forces de police, Meir Panim a développé des liens avec des officiers locaux. Un des policiers qui se portent volontaires au Centre de Meir Panim vient d'arriver, chaleureusement accueilli par les enfants. Il raconte qu'il a dû parfois arrêter le parent de l'un d'eux, et qu'il a rencontré l'enfant le lendemain au centre de Meir Panim.

Ilanit pointe du doigt des photos accrochées au mur de son bureau, montrant des soldats qui furent par le passé des enfants pris en charge par les services sociaux. «Regardez», sourit-elle, «Maintenant je déborde de fierté!».

Shorena Mikava, Directrice du Développement de Meir Panim, note à quel point elle est surprise par la réticence qu'éprouvent de nombreux citoyens qu'elle rencontre à reconnaître la pauvreté comme un des principaux problèmes en Israël: «Des gens me soutiennent qu'il n'y a pas de pauvreté. Ils voient Israël comme la nation des *start-up,* et comme un pays magnifique. Mais, malheureusement, ils ne voient pas la réalité dans sa globalité. Les statistiques officielles sont stupéfiantes. Sur 8,5 millions d'Israéliens, près de 800'000 enfants et 1,7 million d'adultes vivent en-dessous du seuil de pauvreté.»

«L'un des moments les plus déchirants que j'ai vécus a été lorsque j'ai visité un centre de Meir Panim à Dimona.», poursuit-elle. «Le grand nombre d'immigrants venus de l'ancienne Union Soviétique et de rescapés de la Shoah, désespérément avides de nourriture et de réconfort était très inquiétant. Israël devrait être le dernier endroit sur terre où un rescapé de la Shoah est dans le besoin. Mais c'est pourtant une réalité. Quand vous entrez dans leurs maisons, c'est choquant. Cela ne devrait pas être ainsi. Ils doivent constituer une priorité. Ces personnes ont souffert et ont construit notre pays. Elles ont besoin de notre aide.»

Meir Panim a besoin de **6,6 millions d'euros** pour financer son budget annuel. L'année dernière, l'association a distribué plus de **97'000 colis alimentaires, 480'000 repas chauds, 15'000 hallots pour Chabbat et 67'000 repas** dans des centres pour enfants et centres de jeunes. L'ouverture d'un centre, dont le financement s'élève à 12 millions d'euros, est prévue à Kiryat Gat.

Cet article est adapté d'un article écrit par Sandy Rasthy pour la «Jewish Chronicle» de Londres en février 2017

Contact: www.meir-panim.org

LE SPÉCIALISTE DU VOYAGE
à la carte

WWW.DELTA-VOYAGES.CH
+41 22 731 35 35 • Quai du Seujet 28, CH-1201 Genève

Your Travel Designer DELTA VOYAGES

> Daniel Schwarz et les architectes de lieux de culte

En un peu plus d'une décennie, GA Groupement d'Architectes SA a été trois fois mandaté, d'une part, par la Communauté israélite de Genève (CIG) et, d'autre part, par la Communauté juive libérale de Genève (GIL) pour des travaux de restauration puis d'agrandissement de la Synagogue Beith-Yaacov ainsi que pour la construction du Beith-GIL. Rencontre avec Daniel Schwarz, l'un des architectes associés de ce bureau.

Pouvez-vous nous présenter brièvement votre bureau?

Il a été fondé en 1982 à Genève par MM. Bianco, Togni et moi-même, architectes diplômés de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. Depuis six ans, Katrien Vertenten et Lucas Camponovo ont rejoint l'équipe et notre raison sociale est devenue «Nomos Groupement d'Architectes SA».

Pour quelle raison avez-vous été choisis pour l'agrandissement de la Grande Synagogue en 2009 et pour la construction du Beith-GIL?

En 1996, en association avec le bureau d'architectes Julliard et Bolliger, représenté par Marcel Lellouch, nous avions déjà été mandatés pour la restauration de la Grande Synagogue. Marcel Lellouch et moi-même étions membres de la communauté, et nous avions de bonnes compétences et de l'expérience.
Notre mandat s'est achevé en 1997, et en 2005, étant donné que je connaissais bien le dossier, la Communauté israélite de Genève m'a demandé d'intervenir, l'ancienne Soucca présentant des infiltrations d'eau et une certaine vétusté. Nous avons élaboré un projet allant au-delà de la rénovation de la Soucca avec un concept répondant aux besoins de la CIG. Ce dossier a retenu l'attention des personnes responsables. En résumé, plusieurs raisons, et non une seule, ont présidé au choix de notre bureau.
Concernant le GIL, le projet est issu d'un concours d'architecture que nous avons remporté. Parti d'une feuille blanche, j'ai esquissé ce concept lors d'un vol Tel-Aviv – Genève et l'ai finalisé avec mes collaborateurs et associés.

Daniel Schwarz

Construction du Beith-GIL

En quoi ont consisté vos interventions et à quels besoins répondaient-elles?

Intéressantes dans tout projet, les contraintes stimulent notre réflexion et permettent bien souvent d'aboutir à de meilleures solutions architecturales. Le deuxième élément qui fait la force d'un projet est son lieu d'implantation: «le génie du lieu», selon l'école tessinoise. Viennent ensuite le programme du maître de l'ouvrage, son budget, les contraintes techniques et, enfin, le cadre légal et administratif.
Le programme du GIL était de créer deux espaces, l'un synagogal et l'autre communautaire avec, notamment, des locaux administratifs, d'enseignement et un mikveh (bain rituel). Le tout devait répondre à une grande flexibilité.
Pour Beith-Yaacov, j'ai formalisé un projet répondant au double besoin de rénover la Soucca et créer une salle polyvalente. L'idée a donc été de relier le sous-sol existant avec la nouvelle Soucca afin d'obtenir une grande surface exploitable directement accessible par la synagogue.

→ suite p. 16

SOFGEN™
BANKING IT WORLDWIDE

Solutions en informatique bancaire

www.sofgen.com

Agrandissement de la Synagogue Beith-Yaacov

Comment, en tant qu'architecte, aborde-t-on, d'une part, la construction d'un édifice religieux et, d'autre part, une intervention dans un lieu de culte tel que la synagogue Beith-Yaacov qui date du milieu du XIXe siècle?

La synagogue remplit avant tout une fonction, c'est moins un type architectural. Les synagogues ont d'ailleurs les formes les plus variées empruntées aux cultures de leur lieu d'implantation. On peut rappeler que la Grande Synagogue est d'inspiration multiple, mi-mauresque, mi-byzantine et que son architecte, Jean-Henri Bachofen, s'inspira de synagogues de style oriental vues en Allemagne.

On a une approche différente pour concevoir un nouvel édifice sur un terrain vierge de constructions et une intervention sur un bâtiment classé aux Monuments et Sites faisant partie du patrimoine genevois. Comme je l'ai dit auparavant, dans le premier cas, le génie du lieu nous a guidés, et dans le deuxième cas, le respect de l'existant a influencé le projet.

Quelle est la part du symbolique dans l'ensemble de ces travaux? Et les emblèmes les plus forts choisis pour le GIL?

Le premier symbole du GIL est sa forme rappelant un chofar: le bâtiment, étroit sur la route de Chêne, s'élargit vers le Nord. Nous avons travaillé sur ce projet pour en accentuer le symbole, celui du rituel juif, et lors du rendu de concours, nous l'avons tout naturellement appelé «Chofar».

Sinon, beaucoup d'autres symboles ont été utilisés grâce à l'implication du rabbin François Garaï. Il y a notamment cinq étroites fenêtres sur la façade ouest en béton pourvues de lettres hébraïques rappelant les cinq premiers commandements du Décalogue relatifs à la relation entre Dieu et nous. Sur la façade opposée, dans le grand foyer, cinq piliers rappellent les cinq autres commandements qui concernent la relation entre nous et les autres. C'est pourquoi la paroi est entièrement vitrée et donc transparente comme doit l'être notre relation avec les autres. Des versets de la Bible en lettres hébraïques et latines décorent le parapet de la galerie de la synagogue. L'Aron Hakodesh a la forme de la lettre ה, lettre du souffle qui évoque Dieu. Ses dimensions (248 cm de large sur 365 cm de haut) totalisent le chiffre 613 correspondant aux commandements qui rythment la vie juive: 248 positifs (tu feras) et 365 négatifs (tu ne feras pas). De plus, le mur oriental où est placé l'Aron Hakodesh est en pierre calcaire de Jérusalem par analogie avec le Mur occidental; l'axe de la synagogue étant dirigé vers ce même Mur.

Le mur occidental de la Soucca de la synagogue Beith-Yaacov est également traité en pierre de Jérusalem. Sa façade, quant à elle, comporte les éléments écrits en hébreu qui sont utilisés lors de la fête de Souccot: le loulav, l'arabot, le hadassim et l'étrog.

Comment s'exprime l'harmonisation entre l'ancien et le moderne (Beith-Yaacov) et entre la tradition et la contemporanéité (Beith-GIL)?

Pour Beith-Yaacov, l'agrandissement de la Soucca témoigne de la façon dont l'architecture contemporaine rompt avec le style historisant jadis en usage, par l'utilisation d'autres matériaux et d'un point de vue formel. On aurait pu imiter le style de la Grande Synagogue mais on a vraiment tranché pour encore mieux mettre en valeur le bâtiment historique et inscrire dans le temps l'époque de notre intervention.

Concernant la Maison communautaire du GIL, on retrouve les références de la Tradition à travers les fonctions du bâtiment: la synagogue, l'Aron Hakodesh, la Bima, la salle polyvalente, un mikveh.

Sur le plan architectural, l'aspect contemporain du bâtiment est composé d'une façade sur rue fermée et protectrice qui dialogue avec la façade aux ouvertures généreuses sur le jardin. La Menorah stylisée, apposée à l'angle de l'édifice et tournée vers la route de Chêne, laisse aux passants le soin de deviner une synagogue.

Quelles ont été vos collaborations avec les différentes instances religieuses et communautaires?

Elles ont été excellentes et constructives dans les deux communautés et je les en remercie. Nous avons réalisé un très bon travail d'équipe.

Qu'ont représenté pour vous ces réalisations?

Ce sont des projets qui viennent du cœur. J'y ai mis sûrement plus de passion et de supplément d'âme que pour d'autres ouvrages. Cela a également été le cas de Massimo Bianco, avec qui je suis associé. Il a mené à bien la construction du Beith-GIL, secondé par Luc Ruttiman et par tous ceux qui sont intervenus dans cette aventure.

Cela a été un honneur pour moi de pouvoir apporter une pierre à l'édifice, car mes origines et mon histoire sont liées au judaïsme genevois.

Propos recueillis par Martine Urli

> Le centre médical de Galilée occidentale au chevet des blessés syriens

Sis dans la ville côtière de Nahariya, l'hôpital de Galilée occidentale est l'un des trois centres médicaux israéliens situés au Nord du pays à traiter des patients syriens. Sur les 2'600 blessés syriens soignés en Israël depuis 2013, l'hôpital dirigé par Masad Barhoum en a pris en charge près de 1'500, dont une grande majorité de jeunes de 15 à 25 ans.

Premier mars 2017. La guerre civile en Syrie, qui a déjà fait plus de 250'000 victimes, entre bientôt dans sa septième année. En fauteuil roulant suite à une blessure à la jambe, R. explique doucement qu'il ne se fait aucune illusion sur la suite des événements: «cette guerre va durer encore longtemps. Chacun défend son intérêt». Ce trentenaire originaire de Damas, qui parle sous couvert de l'anonymat, fait partie des 1'500 blessés syriens accueillis depuis 2013 par le centre médical de Galilée occidentale.

Situé non loin de la frontière libanaise, l'hôpital de Galilée occidentale est le plus important centre du nord du pays en matière de soins aux blessés syriens, devant l'hôpital Ziv situé à Safed, et celui de Poriya près de Tibériade.

Ici, les patients syriens arrivent en ambulance à n'importe quelle heure, souvent dans un état grave, sans dossier médical, ni effets personnels. À l'instar de R. qui a déjà séjourné quatre mois à Nahariya, où il a déjà été opéré deux fois et attend une troisième intervention. «Jamais je n'aurais cru un jour poser le pied en Israël, encore moins pour y recevoir un traitement médical! Depuis l'enfance, on nous inculque qu'Israël est un pays ennemi», rapporte ce patient, qui confie avoir appris quelques mots d'hébreu au cours de son séjour. Comme «*Ani rotze lehashen*»: j'ai envie de fumer. Pour satisfaire cette envie, R. doit demander l'autorisation de quitter l'aire de récupération – où sont regroupés les blessés syriens – située au sous-sol de l'hôpital.

«Si les patients syriens sont opérés dans les différents services de l'établissement (orthopédie, pédiatrie, neurochirurgie etc.), les adultes doivent passer leur convalescence dans cette partie enfouie de l'hôpital, explique Sharon Mann, la porte-parole du centre médical. Il s'agit à la fois d'assurer leur protection, car pour des raisons de sécurité évidente, leur identité doit être tenue secrète, et de faire en sorte que le personnel médical puisse répondre à leurs besoins particuliers».

L'hôpital possède une aile souterraine depuis qu'il s'est retrouvé en première ligne lors de la seconde guerre du Liban (2006). Le centre médical de Nahariya peut ainsi traiter près de 700 patients en temps de crise. Seul établissement de la région Nord à disposer d'un service de neurochirurgie, il s'est forgé une expérience particulière dans le domaine des blessures de guerre.

Son personnel, le plus souvent arabisant, est habitué à traiter des patients de toutes confessions: juifs, musulmans, druzes ou chrétiens qui peuplent la région Nord. Jusqu'en 2000, date du retrait de l'armée israélienne du Liban, cet établissement a même prodigué des soins ophtalmologiques à des civils... libanais. Pour autant, rien ne disposait le centre médical de Galilée à offrir une assistance humanitaire à des patients venus de l'autre côté de la frontière israélo-syrienne... «Nous pratiquons une médecine dite «people to people», exercée quelle que soit la nationalité ou la confession de nos patients», précise la porte-parole des lieux. Autant dire une médecine qui relève d'un devoir moral.

Hospitalisé pour sa part depuis septembre 2016, K. a failli perdre l'usage de ses deux mains, après avoir été victime d'un bombardement visant son champ. Originaire du sud de la Syrie, ce fermier âgé de 23 ans explique qu'il n'a pas eu peur d'être soigné en Israël, ayant déjà eu l'occasion de s'entretenir avec des concitoyens traités dans l'État hébreu. Et de pointer: «Venir ici est pour nous la seule façon d'avoir accès à de véritables soins». K. a pu être rassuré sur le sort de sa famille par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Il n'en demeure pas moins impatient de rentrer chez lui.

Nathalie Harel

> *Pourquoi m'avez-vous sauvé la vie?*

Le témoignage du Dr Eyal Sela, directeur du service d'ORL et de la chirurgie cranio-faciale du centre médical de Galilée occidentale.

Certains blessés syriens arrivent dans l'enceinte du centre de Nahariya privés de mâchoire inférieure. D'autres doivent se faire reconstruire la partie médiane du visage. En charge du département de chirurgie reconstructive, le **Dr Eyal Sela,** 50 ans, fait défiler sur un écran des radios qui font froid dans le dos. Il évoque d'abord le cas de Magid, un jeune patient de 23 ans, originaire d'un village situé à 40 km de la frontière israélo-syrienne, blessé au visage par des tirs. «Il est arrivé sans dents, sans lèvres, sans langue... Il a subi sept interventions, la première a duré pas moins de dix-sept heures». Puis le Dr Eyal Sela passe au cas d'un autre patient, arrivé dépourvu de partie médiane du visage. «On a dû élaborer un implant en 3D et obtenir des dons pour lui reconstruire un nez», explique le chirurgien, qui témoigne aussi de la détresse psychologique de ces blessés de guerre.

Interrogé sur les affiliations politiques de ces patients, à l'heure où l'on prête à Israël le dessein de soigner principalement des rebelles syriens, le Dr Eyal Sela précise d'emblée: «Je ne sais pas s'il s'agit de rebelles. Et pour moi, cela n'est pas important. Ici on ne traite que des civils. La plupart d'entre eux sont des jeunes âgés de 15 à 25 ans. Ces blessés veulent rentrer chez eux car ils sont plongés dans l'incertitude quant au sort de leur famille. Mais ils acceptent de prolonger leur séjour de convalescence dans la mesure où leur suivi postopératoire est souvent complexe».

D'autres ont déjà connu le pire. «La semaine dernière, j'ai pris en charge un trentenaire dans l'unité de soins intensifs. À son réveil, il m'a apostrophé: «pourquoi m'avez-vous sauvez la vie? Mon enfant de cinq ans a pris une balle et a succombé à ses blessures». Pourtant habitué à réprimer ses émotions, le Dr Eyal Sela restitue cet échange encore frais avec des sanglots dans la voix.

Autre étape délicate à préparer: celle du retour de ces patients. «On veille à ce qu'ils repartent en Syrie avec des vêtements sans étiquettes en hébreu ou mentions «made in Israël». On a même importé des béquilles de Jordanie, afin que ce matériel orthopédique ne puisse trahir le fait qu'ils aient été soignés en Israël, une information qui peut mettre leur vie en péril», poursuit encore le praticien.

Une chose est sûre: «depuis notre bloc opératoire, on ne voit que la partie émergée de l'iceberg. Il y a quelques mois, j'ai retrouvé un adolescent de quinze ans qui, un an plus tôt, avait perdu sa main gauche, et revenait se faire soigner à Nahariya avec, cette fois, une grave blessure à la main droite. Devant mon regard triste mais teinté de reproches, il m'a lancé: ici les enfants jouent avec des Playstations. De l'autre côté de la frontière, ils jouent avec des grenades».

Propos recueillis par N.H.

> Une facture élevée

Plus de 10'000 shekels par jour (soit 2'700 dollars): tel est le coût de la prise en charge des blessés syriens. Une ardoise qui se monte à 300 millions de shekels pour 30'000 jours d'hospitalisation en cumul de ces dernières quatre années. Seul hic, les hôpitaux israéliens concernés n'ont reçu à ce jour que 54 millions de shekels de l'État hébreu pour traiter des patients syriens, et affichent donc un déficit qui pèse sur l'ensemble de leurs activités. Une situation de crise qui a incité récemment le ministre de la Santé, Yaakov Litzman, à tirer la sonnette d'alarme après du gouvernement israélien.

N.H.

> Interview de l'Ambassadeur S.E. Madame Aviva Raz Shechter

Après Eviatar Manor en 2013, S.E. l'Ambassadeur Aviva Raz Shechter nous a ouvert les portes de son bureau à la Mission permanente d'Israël, en février, le temps d'un entretien. Une occasion d'évoquer son regard sur Israël, évidemment, mais aussi quelques événements marquants de sa carrière, jalonnée par des épisodes historiques, souvent chargés de souvenirs et d'émotions positives.
Rencontre avec une femme concernée par sa mission diplomatique, fière de représenter son pays aux Nations-Unies et qui a mis un point d'honneur à nous répondre en français, signe de son positionnement dans la cité francophone de Calvin.

©MISSION D'ISRAËL/ Richard Tilney-Bassett

Après avoir notamment grandi dans le nord d'Israël, suivi des études à Jérusalem et débuté votre activité diplomatique en 1988, vous allez bientôt fêter 30 ans de carrière…

J'ai, en effet, débuté ma vie professionnelle diplomatique il y a trois décennies. En provenance du monde académique, je me suis rapidement penchée sur les affaires du Proche-Orient et j'ai étudié la langue arabe. Un apprentissage important, car je pense qu'il est impératif de connaître ses voisins et de parler avec eux, dans la même langue, afin de développer un dialogue positif. Je représente une vaste majorité d'Israéliens – ceux qui souhaitent des relations de paix avec les pays arabes voisins – d'autant que les opportunités de coopération sont aussi immenses que variées pour les différents pays.
Il reste que malheureusement, les aspects négatifs de ces relations prennent plus souvent le dessus, alors que des développements positifs existent. C'est pour cette raison que j'ai consacré la plus grande partie de mon expérience diplomatique à développer et promouvoir les échanges avec les états et les peuples de la région. J'étais d'ailleurs conseillère politique au sein d'une des premières ambassades d'Israël en Jordanie, une expérience qui m'a fortement marquée.

D'autres souvenirs marquants?

J'ai également beaucoup travaillé pour faire venir en Israël autant de Jordaniens que possible, hommes et femmes, afin de créer des ponts entre nos deux pays. Je suis convaincue que ces visites, ces rencontres, ont permis non seulement de déconstruire des idées préconçues sur les Israéliens et les Juifs, mais également de développer une curiosité dynamique. Une sorte de motivation à apprendre davantage de l'autre, à explorer les opportunités existantes et développer les échanges, notamment économiques et scientifiques.
Par ailleurs, je me souviens aussi du traité de paix stratégique avec l'Égypte, en 1979, faisant suite à la visite historique du président Anouar el-Sadate en Israël; une visite dont on célébrera les quarante ans au mois de novembre. À cette occasion, nous avons pu montrer au monde que lorsqu'un chef d'État arabe sincère est prêt à faire la paix avec Israël, nous sommes prêts également. Ces faits historiques ne doivent absolument pas être oubliés; ils doivent même être mis en exergue car ils peuvent donner des réponses aux préoccupations d'aujourd'hui.
Durant les cinq dernières années, avant de venir à Genève, j'ai notamment assisté aux bouleversements qui ont touché notre région, à travers ce qu'on appelle le «Printemps Arabe». En tant que Directrice-adjointe du ministère, j'ai travaillé ardemment afin de maintenir les traités de paix et les intérêts stratégiques avec l'Egypte et la Jordanie, tout en développant des projets régionaux, entre autres dans les domaines de l'énergie et de la désalinéation de l'eau.

Cela va bientôt faire un an que vous êtes à Genève. Comment vous sentez-vous ici?

Je dois dire que l'accueil qui m'a été réservé par les membres des différentes communautés et autres organisation m'a beaucoup touchée. Dès mon arrivée au mois d'août, les personnes que j'ai rencontrées ont été bienveillantes, amicales et chaleureuses. Ma famille et mes proches vivant en Israël, je peux sincèrement dire que les amitiés que j'ai créées à Genève comblent en partie ce manque. Je me réjouis d'ores et déjà de développer encore d'avantage ces relations durant les quatre prochaines années.

Qu'en est-il actuellement du traité de paix avec les Palestiniens?

Une chose est aujourd'hui certaine: le conflit entre Israéliens et Palestiniens n'a absolument aucun lien avec la situation régionale actuelle «post-Printemps arabe», et notamment l'émergence de Daesh. Cependant, la résolution de ce conflit, que nous espérons tous, ne pourra apporter que des changements positifs pour les populations de la région et pour le développement et la prospérité de leurs États.
Pendant ces cinq dernières années, avant d'arriver à Genève, j'étais d'ailleurs en charge de ce «dossier», en tant que sous-directrice générale pour les affaires moyen-orientales. Mais j'insiste sur le fait que les relations entre Israéliens et Palestiniens ne peuvent se résoudre qu'à travers des discussions directes, sans intermédiaire. La coexistence au quotidien et la résolution de manière bilatérale de certaines problématiques importantes démontrent que c'est bien cette voie qu'il faut suivre.
Je suis aussi quelqu'un qui aime garder l'espoir. L'histoire du peuple juif a plus de 3'000 ans et notre hymne national – *Hatikva/l'Espoir* – incarne cette vision. Tout n'est pas affaire de choix, mais c'est une nécessité journalière que de garder espoir et de faire les efforts nécessaires pour parvenir à la paix et, de fait, apporter stabilité et prospérité à notre région. Il y a là une réelle mission morale et humaine.

Donc, selon vous, vous retrouver en face à face, sans tierce personne, pour discuter avec les Palestiniens peut être l'occasion de construire un peu plus en profondeur les fondements d'une paix qui va pouvoir perdurer alors qu'en 2014, les négociations se sont arrêtées et que le 15 janvier, à Paris, des discussions se sont rouvertes?

Je ne peux pas dire que les discussions se soient rouvertes. Il y a eu des conférences à Paris auxquelles Israël n'a pas participé, parce que nous avons toujours dit que nous souhaitions négocier directement avec les Palestiniens. À tel point que nous avons parfois accepté des «préconditions» qui n'étaient pas totalement faciles pour nous comme, par exemple, libérer des terroristes avec du sang sur les mains.
Dans tous les cas, nous sommes allés de l'avant dans le but de donner une opportunité au progrès de la négociation. Malheureusement, les résultats n'ont pas été à la hauteur de nos attentes, mais nous restons toujours ouverts aux discussions avec Mahmoud Abbas. Quel que soit l'endroit, nous sommes prêts à nous asseoir et à dialoguer même si l'histoire a montré qu'il n'y a pas de «recette miracle». Je garde cependant l'espoir que nous arriverons à un compromis en préservant nos identités respectives et que plus personne ne perdra la vie. C'est de toute façon un devoir que de donner aux générations à venir une vie heureuse et plus apaisée.

Être une femme qui représente Israël, est-ce un atout dans les relations diplomatiques genevoises?

Il y a toujours des avantages et des désavantages. Il y a un grand nombre de femmes ambassadeurs et diplomates, de cheffes de mission. Pas suffisamment à mon goût, mais plus que ce à quoi je m'attendais avant d'arriver. J'ai d'ailleurs beaucoup d'amies ici. A priori, les relations semblent relativement «normales» et la place de la femme, également dans le milieu diplomatique, a changé ces dernières années. Évidemment, à Genève, nous évoluons dans un microcosme, un petit village. C'est l'occasion de constater que le mélange des genres est propice et qu'il faut laisser aux femmes la chance de faire progresser les relations, d'égal à égal avec les hommes. De toute façon, cela reste aussi une affaire de personnalité…

Vous avez donc succédé à Eviatar Manor. Il a laissé derrière lui un certain nombre de dossiers et de mandats. Vous avez repris en mains les mêmes responsabilités?

C'est le cas, en effet. Les responsabilités pour un ambassadeur d'Israël à Genève sont multiples. Nous restons une petite mission et, du coup, nous couvrons plusieurs agences, des droits de l'homme à l'OMS en passant par l'UIT et le CERN. Ce dernier, où je me suis rendue à plusieurs reprises, fait d'ailleurs partie des activités «positives» dont il faut s'occuper. C'est pour moi un endroit fantastique que je présente à mes amis comme «le monde de demain», où se côtoient la connaissance théorique et les recherches scientifiques, dont certaines sont de la plus haute importance pour Israël. SESAME – une sorte de CERN du Moyen-Orient dont Israël fait partie – sera d'ailleurs inauguré au mois de mai en Jordanie. Il faut également rappeler que nous avons été le premier pays en dehors de l'Europe à avoir été reçu comme membre à part entière et que plusieurs chercheurs sont des Israéliens. Le vice-président du Conseil, le professeur Eliezer Rabinovici, est d'ailleurs Israélien. De plus, les activités du CERN sont menées avec beaucoup de respect pour notre pays; cela permet de s'éloigner des nombreuses absurdités politiques qui jalonnent aussi notre quotidien…

C'est d'autant plus intéressant que, lorsqu'on parle de science au sens large, de recherche, on fait rapidement le lien avec Israël, souvent à la pointe de l'innovation scientifique, entre autres…

C'est vrai qu'Israël a apporté au monde de nombreux progrès scientifiques. On ne peut que regretter que cela ne se voie que très peu ou que, du moins,

suite p. 22

les «utilisateurs» ne sachent pas d'où proviennent ces innovations. Voire plus absurde: que certains «produits» soient soumis à Boycott (BDS).

Dans tous les cas, nous devons continuer à être fiers de cette Start-up Nation, notre pays, son dynamisme, sa créativité et son ouverture au monde. Ce sont ces aspects positifs que je défends et promeut auprès de mes collègues diplomates et la Mission organise dans ce sens de nombreux événements au sein des organisations internationales à Genève. De nombreux États témoignent d'ailleurs un grand respect pour Israël et reconnaissent les progrès apportés par les technologies israéliennes dans bon nombre de domaines.

N'est-il pas, parfois, difficile d'être en plein accord avec les positions gouvernementales israéliennes?

Je suis une représentante de l'État d'Israël et pour cette raison, la question n'est pas d'être en accord, ou pas, avec le gouvernement. Mon but est de faire avancer les intérêts de mon pays quel que soit le gouvernement et son positionnement politique. Que le gouvernement soit aux mains de la droite ou de la gauche, la majorité des Israéliens, par exemple, va continuer à prôner une solution à deux États. Une majorité qui aspire à la coexistence et à une garantie de sécurité.

Israël est une vigoureuse démocratie, avec un parlement et un système judiciaire indépendants, reflétant le dynamisme, la créativité et l'ouverture de sa société. C'est cela que nous défendons avant tout et nous aspirons aussi à ce qu'Israël reçoive enfin, sur la scène internationale, un traitement juste, semblable à celui des autres nations.

Votre point de vue sur l'élection de Donald Trump, bombe médiatique, et ses conséquences?

Les États-Unis sont une grande démocratie; l'élection de Donald Trump comme président est donc le choix du peuple américain.

Nos relations bilatérales sont extrêmement fortes, et les États-Unis sont notre plus proche partenaire et allié. J'ai d'autant plus contemplé cela durant les cinq années où j'ai été en poste à Washington (2000-2005). Cela n'a pas d'importance que l'administration soit Démocrate ou Républicaine; notre amitié s'étend des deux côtés de l'allée.

Propos receuillis par D.-A. Pellizari

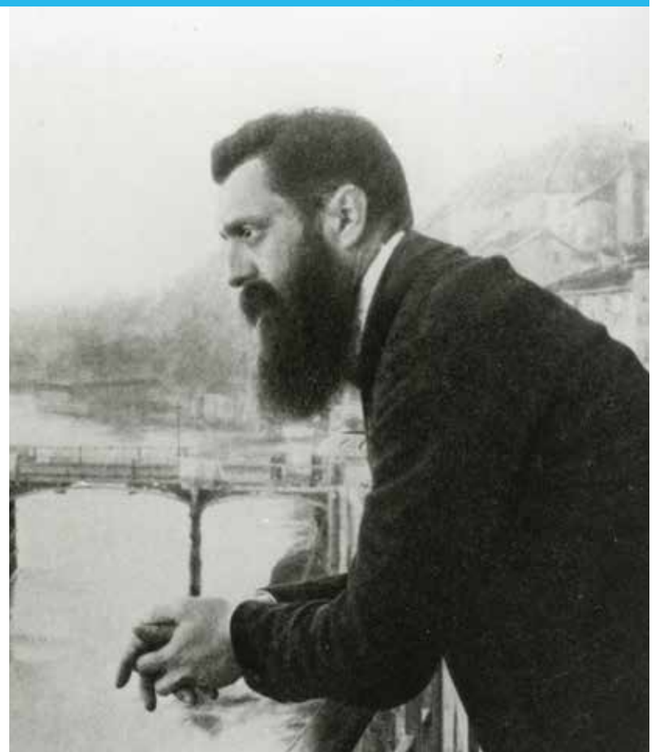
Il a laissé un héritage…

Et vous ?

Vous pouvez lier votre héritage à Israël pour toujours

Grâce au

KEREN HAYESSOD



KEREN HAYESSOD קרן היסוד
APPEL UNIFIÉ POUR ISRAËL

Demandez-nous comment faire
Iftah Frejlich
Email: kerenge@keren.ch
Tel.: 022 909 68 55

> Copains comme cochons

(*'Erouvin* 21b)

À l'époque de la *Michnah,* au cours des trois premiers siècles de l'ère courante, les habitations étaient fréquemment regroupées autour de cours communes, appelées *hatserot* (pluriel de *hatser*). En semaine, chacun allait et venait, vaquait à ses occupations, passant de son domicile à la rue (domaine public, ou *rechout harabim*), en traversant ces cours.

Ces déplacements s'accompagnaient parfois d'un portage. Or, comme on le sait, il est interdit de porter quelque objet que ce soit pendant Chabbat; plus exactement, on ne peut faire changer de domaine un objet, en le transportant du domaine privé au domaine public, ou vice-versa. Comment donc les contemporains de la *Michnah* faisaient-ils pour porter un objet dans leur cour un Chabbat: fallait-il s'abstenir, ou bien pouvait-on recourir à un expédient halahique?

C'est le roi Salomon, dans sa légendaire sagesse, qui, assisté des grands luminaires de sa cour (la cour royale, pas la cour des habitations susmentionnées: ne commençons pas à tout mélanger!), trouva la solution: il suffisait que chacun des propriétaires résidant autour de la cour (pas la royale, l'autre…) porte chez l'un de leurs voisins, qu'ils auraient désigné auparavant, une miche de pain. Par cette miche déposée, on faisait alors comme si (on reconnaît là une fiction juridique telle qu'elles abondent dans le Talmud) les résidents de cette cour commune habitaient tous la même maison. En conséquence de quoi la cour pourra, le temps d'un Chabbat, être considérée comme domaine privé, et non plus public. En bref, le pain mis en commun, et fonctionnant comme un *'erouv hatser* («mise en commun», «mélange» de cour), implique colocation, et, pour certains décisionnaires, copropriété.

Voici donc les habitants devenus, a minima, colocataires. Ou, pour mieux dire, plus encore que colocataires, les voilà qui se font, littéralement, *copains.* Les dictionnaires étymologiques nous apprennent en effet que le mot «copain» désigne depuis au moins le XI[ème] siècle celui qui partage le pain avec un autre. Au plan historique, il s'avère que ceux qui rompaient le pain ensemble étaient aussi ceux qui rompaient les rangs, après avoir passé la journée à guerroyer: ce sont les mercenaires germaniques qui servaient dans les armées à l'époque du Bas Empire qui, à l'origine, étaient désignés par le vocable de *compagnons.* À la suite des guerres du Piémont, livrées au XVI[ème] siècle, le terme *pagnotta* est entré en circulation, avant de disparaître, et renvoyait de manière transparente au «petit pain» qui composait la ration, que l'on devine chiche, des soldats. Ces soldats, d'ailleurs, reçurent leur nom de la somme d'argent, la *solde,* qu'ils recevaient, et sont à rapprocher de ces mercenaires que l'on nommait «soudards», en raison du *sou* qu'ils touchaient en guise de *solde,* justement.

Au travers de ces deux espèces, le pain et la solde, on retrouve les deux modes définis par le traité *'Erouvin,* qui permettent de réguler les relations entre voisins: le pain, entre Juifs; et l'argent, versé aux habitants non-juifs de la cour commune, à titre de loyer. Ainsi, cette trouvaille juridique que sont les *'erouvei hatserot* viserait non pas seulement à transformer le statut d'un lieu d'habitation (du public au privé, en l'occurrence), mais surtout, à opérer un changement dans la socialité, l'éthique même des habitants: à muer l'*inimitié* potentielle des habitants entre eux, en *amitié* devenue possible par ce pain mis en commun. C'est sans doute la plus belle des recettes que nous lègue notre Tradition, pourtant riche en mets en tous genres: savoir faire des copains avec du simple pain.

Gérard Manent

Acuitis
Maison d'Optique et d'Audition

CHF 60.–
1 monture
+ 2 verres
à votre vue
Vision de près ou de loin

Genève • Lausanne • Nyon • Morges • Sion

acuitis.ch

> La discrimination à l'ère des réseaux sociaux: intervention de la CICAD à Saxon (VS)

Johanne Gurfinkiel était invité ce mardi 2 mai à une table ronde organisée par l'École professionnelle des arts contemporains (EPAC) de Saxon pour évoquer *«La discrimination à l'ère des réseaux sociaux»*. Une discussion qui faisait suite à l'affaire *«artiste mal pensant»* qui a mobilisé la CICAD ces derniers mois.

Pour rappel, J. étudiant de l'école, diffusait des dessins et propos antisémites sur des pages publiques des réseaux sociaux suivies par des milliers de followers. Un cas connu par la CICAD qui avait centralisé les éléments et déposé une dénonciation pénale en mai 2016 auprès du Ministère public du Valais. De son côté l'EPAC avait décidé de le renvoyer. Un an après, cette affaire a été évoquée lors de cette discussion modérée par Xavier Lambiel, journaliste au Temps avec Patrizia Abderhalden Fondatrice et co-directrice de l'EPAC, Stéphane Koch, Spécialiste des technologies de l'information et de la communication et François Maret Illustrateur, dessinateur de BD.

Patrizia Abderhalden, Johanne Gurfinkiel et Stéphane Koch.

Pour la CICAD, participer à cette discussion était essentiel. Devant une cinquantaine de personnes, Johanne Gurfinkiel a d'une part dressé un état des lieux de l'antisémitisme et des enjeux soulevés par les réseaux sociaux, tout en rappelant que la liberté d'expression ne doit en aucun cas engendrer une liberté de discrimination. Les jeunes, utilisateurs au quotidien d'Internet et des réseaux sociaux, sont confrontés à tous types de messages y compris ceux à caractère antisémite.

Les sensibiliser est donc primordial comme l'a rappelé Johanne Gurfinkiel. Les rencontres organisées par la CICAD avec les élèves dans les écoles romandes ou encore les nombreux ateliers de dessins *«dessiner pour vaincre les préjugés»* en lien avec la BD éditée par la CICAD ont été cités parmi les nombreux projets pédagogiques mis en place pour lutter contre l'antisémitisme. *«La justice n'est pas la seule réponse face aux développements du phénomène antisémite. Soyons imaginatifs, créatifs et surtout inscrivons nos actions dans la formation. Quel plus bel engagement que celui d'une école d'art qui pourrait associer ses élèves, dans le cadre du cursus scolaire, à travailler des projets artistiques visant à élargir le regard sur la diversité du monde, favoriser des campagnes contre l'exclusion et la discrimination? La CICAD continuera de se mobiliser et sera toujours disponible aux côtés de l'EPAC pour mettre en place et accompagner ce type d'initiatives.»* C'est ainsi que Johanne Gurfinkiel a conclu son propos. Ce n'est sans doute qu'une coïncidence de dates, mais ce même jour, l'étudiant valaisan était condamné avec sursis pour discrimination raciale à 100 jours amende assortis d'une amende de 200 francs.

A. L.

> La vie de la communauté

> Bené et Benot-Mitzvah

Marco Nathan Miceli > 12 novembre 2016
Esther Montabert > 18 mars 2017
Aglaée et Oscar Stroun > 1er avril 2017

Marco Nathan Miceli

Esther Montabert

Aglaée et Oscar Stroun

> Naissances

Un grand Mazal Tov pour la naissance de
Alix Cywie > 17 novembre 2016,
fille de Jacques et de Marah Cywie

> Dates des prochaines Bené et Benot-Mitzvah

Kora'h > 24 juin 2017
Houkkat > 1er juillet 2017
Chofetim > 26 août 2017
Ki Tetzé > 2 septembre 2017
Ki Tavo > 9 septembre 2017
Chouvah Haazinou > 23 septembre 2017

> Décès

Mose Eskenazi > 19 mars 2017

Activités au GIL

TALMUD TORAH

Pour toute information relative au Talmud Torah, contacter Madame Emilie Sommer-Meyer, Directrice, au 022 732 81 58 ou talmudtorah@gil.ch.
Vous pouvez également consulter la page Talmud Torah sur notre site Internet: **www.gil.ch**

ABGs

Les ABGs, le groupe d'adolescents de 13 à 18 ans du Beith-GIL, sont de retour avec une nouvelle équipe et de nouvelles activités.

Si vous souhaitez participer aux activités des ABGs veuillez adresser un email à **abgs@gil.ch**

COURS

Cours d'introduction au judaïsme, hébreu, danses israéliennes, krav-maga, etc.
Pour les inscriptions veuillez contacter le secrétariat au **022 732 32 45** ou **info@gil.ch**
Vous pouvez également consulter le calendrier sur notre site Internet.

CHORALE

Le mercredi à 20h00
(hors vacances scolaires).

CERCLE DE BRIDGE DU GIL

Le Cercle de Bridge du GIL vous invite à (re)venir pratiquer ce sport intellectuel tous les vendredis après-midi (*) dès la rentrée prochaine.
- Tous les premiers vendredis du mois:
  buffet «canadien» à 12h00, suivi d'un grand tournoi à 14h00.
- Les autres vendredis: parties libres ou mini-tournois à 14h00.

Renseignements et inscriptions:
François Bertrand - 022 757 59 03 - bertrandfra@yahoo.fr

Solly Dwek - 022 346 69 70 ou 076 327 69 70 - sollydwek@gmail.com

Consultez le site Internet du bridge: www.bridgeclubdugil.jimdo.com
(*) Le club est fermé pendant les vacances scolaires et à l'occasion des Fêtes.

PROGRAMME SOUS RÉSERVE DE MODIFICATION
Renseignements auprès du secrétariat du GIL à
info@gil.ch ou consulter le calendrier sur www.gil.ch

Agenda

CHABBATS ET OFFICES

Nasso	2 juin à 18h30 et 3 juin à 10h00
Behaalotekha	9 juin à 18h30 et 10 juin à 10h00
Chela'h Lekha	16 juin à 18h30 et 17 juin à 10h00
Kora'h	23 juin à 18h30 et 24 juin à 10h00
Houkkat	30 juin à 18h30 et 1er juillet à 10h00
Balak	7 juillet à 18h30
Pin'has	14 juillet à 18h30
Mattot Mass'é	21 juillet à 18h30
Hazon Devarim	28 juillet à 18h30
Na'hamou-Vaè'hanan	4 août à 18h30
Ekèv	11 août à 18h30
Réeh	18 août à 18h30
Chofetim	25 août à 18h30 et 26 août à 10h00
Ki Tetzé	1er septembre à 18h30 et 2 septembre à 10h00
Ki Tavo	8 septembre à 18h30 et 9 septembre à 10h00
Nitzavim Va'yelech	15 septembre à 18h30 et 16 septembre à 10h00
Roch Hachanah - 1er soir	**20 septembre à 18h30**
Roch Hachanah	**21 septembre à 10h00 et à 18h30**
Roch Hachanah 2ème jour	**22 septembre à 10h00**
Chouvah-Haazinou	22 septembre à 18h30 et 23 septembre à 10h00
Yom Kippour - Kol Nidré	**29 septembre à 18h30**
Yom Kippour	**30 septembre dès 10h00**

> Division féminine du Keren Hayessod

Le **mardi 31 mars,** la Division Féminine du Keren Hayessod a lancé sa campagne par un lunch au restaurant UMAMI à l'hôtel Président Wilson. Cet événement a réuni 85 femmes et a permis de récolter des fonds pour soutenir 40 enfants du projet «Avenir des Jeunes» de Jérusalem pendant un an.

Nous avons eu l'honneur d'accueillir Mme Johanna Arbib Perrugia comme oratrice ainsi que S.E. Mme Aviva Raz Shechter, ambassadeur d'Israël auprès des Nations Unies. Johanna a parlé avec émotion du rôle des femmes dans le judaïsme qui était de tout temps central. Avec le mouvement sioniste, ce rôle s'est encore renforcé, car elles ont été traitées à égalité avec les hommes dès le début de ce mouvement. «Le rêve sioniste est, dans son essence, le rêve d'une société plus équitable et avec une plus grande justice sociale, et c'est là que nous nous devons d'intervenir, a-t-elle poursuivi. En tant que Division Féminine du Keren Hayessod, nous avons le pouvoir de renforcer la société israélienne». Selon Johanna, le projet «Avenir des Jeunes» est l'un des programmes les plus efficaces et essentiels qui existent aujourd'hui en Israël pour combattre la pauvreté chez les enfants. Elle a ensuite conclu son discours en citant le poète Aragon: «La femme est l'avenir de l'homme», ajoutant que «grâce à vos actions, la femme est l'avenir d'Israël!».

«Avenir des jeunes» est un programme d'encadrement éducatif mené dans les écoles primaires et les collèges, essentiellement dans la périphérie, afin de construire l'estime de soi des enfants, d'améliorer leurs résultats scolaires, de les sortir de comportements d'échec et de conduites qui les mettent en position de risque.

S. V. G.

> Une soirée captivante et pleine d'émotion

La soirée d'Ouverture de Campagne 2017 du Keren Hayessod s'est déroulée en présence de près de 350 personnes, le **jeudi 9 mars dernier,** à l'hôtel Président Wilson.

M. Yoav Limor et M. Tamir Pardo

Mme Bar Refaeli

Cette année le Keren Hayessod a eu la chance de recevoir le chef du Mossad de 2011 à 2016, M. Tamir Pardo, comme invité d'honneur ainsi que Mme Bar Refaeli, marraine de la soirée.

Après l'ouverture de la soirée par Igael Suraqui, directeur du Keren Hayessod Suisse Romande, Avy Lugassy, président de campagne, a rappelé l'importance du travail du Keren Hayessod à travers le monde ainsi que les grandes dates de l'histoire d'Israël que nous célébrerons en 2017.

À la suite d'un premier plat savoureux concocté par le chef étoilé Michel Roth et son équipe, Tamir Pardo a été interviewé par Yoav Limor, journaliste israélien, présentateur vedette de la deuxième chaîne. Les invités ont été charmés par la simplicité et l'humour de l'ancien numéro un du Mossad qui – même s'il ne pouvait bien entendu pas dévoiler les secrets de certaines opérations – est revenu sur ce que cela signifie d'être un agent secret et le chef d'une des plus prestigieuses agence de renseignement au monde. Il a aussi évoqué les différents dangers pour Israël aujourd'hui ainsi que la situation géopolitique au Moyen-Orient.

Cette magnifique soirée, pleine d'émotion, s'est poursuivie par un vibrant appel au don de Bar Refaeli qui, impressionnée par le travail du Keren Hayessod en Israël et en Diaspora, a déclaré qu'elle adorerait pouvoir revenir au Gala de l'année prochaine. Les invités ont ensuite pu apprécier le concert de deux jeunes chanteuses venant de Tel-Aviv reprenant des classiques de la musique juive et israélienne.

S. V. G.

> *Heresies in Judaism,* a talk by David Biale, Professor of Jewish History at the University of California, Davis

«Can a Jew be a heretic?» One is tempted to answer, of course, look at Spinoza; but it is more complicated than that" began Professor Biale in his eloquent talk about Judaism's approach to the question at the GIL on **March 24.**

In the 1st century while the Christian Fathers were defining their orthodoxy which treated dissidents as heretics, the Rabbis approach was inclusive. Although Hillel's school was the majority, Shammai's was also considered to be the word of God. Besides, the Rabbis reasoned, you have to know minority opinions to show why they are wrong.

Yet some cases «were seen as beyond the pale». The Sadducees were among those who didn't have a place in the «world to come». They rejected the Oral Torah. The Apikores' belief in distant gods who don't care about the world was also seen as heretical. Among the Talmudic stories Professor Biale told is «The Oven of Achnai», in which Rabbi Eliezer «a minority of one» uses miracles to support his point of view. The rabbis are not impressed even when he invokes a heavenly voice. Their answer is «the Torah is not in the heavens», and Eliezer is banned. This answer inspired Professor Biale's latest work *Not in the Heavens, the Tradition of Jewish Secular Thought.*

In the late Middle Ages, many saw Maimonides' *Guide of the Perplexed's* transcendental philosophy as heretical. In it, God is a distant abstraction inexpressible in human terms. He also gave a historical explanation of the Ten Commandments: they were "invented to separate the Israelites" from idolaters. The last medieval heretic Spinoza was ex-communicated permanently in 1656. His pantheism, affirming God is everywhere and all is God was seen as heretical. Unlike other banished Portuguese Jews, he never converted to Christianity. So one can say Spinoza was the first secular Jew. And in response to a question about atheism, Professor Biale noted: «you can be a Jew and not believe» as long as you do mitzvot.

Barbara Vogt-Hornick

> Journée internationale de la femme

Wizo Genève a célébré la Journée Internationale de la Femme en organisant un Déjeuner de Dames à l'Hôtel Four Seasons, le **7 mars 2017.**

Quatre-vingts convives ont pu profiter d'un «champagne and diamants» offert par la Bijouterie Bucherer Genève qui a permis à l'une des participantes de gagner un diamant. Le déjeuner s'est déroulé dans une ambiance conviviale et joyeuse. Rendez-vous l'année prochaine!

"We think about your investments all day. So you don't have to all night."

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève,
Tel. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch

> Pourim au Talmud Torah

Les cours du Talmud Torah à Genève et Lausanne, avant Pourim, ont bien sûr été consacrés à la fête avec la lecture de la Méguilah d'Esther agrémentée du bruit des crécelles et des chansons. Se sont déroulées également d'autres d'activités comme la préparation d'Oreilles d'Aman, de quiz, de jeux ou de bricolages, le tout encadré par une «animalerie d'enseignants». De plus, comme il est de tradition d'offrir des paniers de produits comestibles à Pourim, nous avons fait pour notre action de Tsédakah une collecte de nourriture apportée à l'Association des Colis du Cœur, comme chaque année.

Le Talmud Torah du GIL c'est

- Un enseignement ouvert, égalitaire et moderne
- La transmission d'un héritage
- Une équipe d'enseignants composée de la directrice, du rabbin et de jeunes de la communauté
- Préparer sa Bar/Bat-Mitzvah
- Apprendre à lire et écrire l'hébreu
- Etudier les prières, la liturgie et la Tradition Juive
- Faire des offices ensemble et célébrer les Fêtes Juives
- Connaître l'histoire du peuple juif, de l'époque biblique à nos jours
- Discuter de divers thèmes de l'histoire juive moderne et de la vie des Juifs d'aujourd'hui
- Développer son identité juive
- Des activités ludiques, créatives et culinaires
- Le voyage des Bené et Benot-Mitzvah à Venise, les chabbaton (week-ends) et le mahané d'été

Nos cours se déroulent

Au GIL **les mercredis de 13h30 à 15h30**
pour les enfants de 4 à 13 ans.
À Lausanne **les lundis tous les 15 jours de 17h30 à 19h00**
pour les enfants de 5 à 13 ans.

Rentrée 5778

lundi 11 et mercredi 13 septembre 2017

Renseignements et inscriptions

Emilie Sommer, directrice du Talmud Torah
t.+41 (0)22 732 81 58
talmudtorah@gil.ch - www.gil.ch

> Fête de Pourim

Samedi 11 mars 2017, après un sympathique moment où les enfants ont pu faire une activité artistique avec Rosemarie Teasdale, des jeux, de la cuisine, se faire maquiller et goûter, nous sommes passés dans la synagogue pour l'office et la Havdalah puis, surtout, pour la lecture théâtralisée de la Méguilah par des Pokémons et leurs dresseurs, sans oublier le méchant de la team: Aman-Rocket! Merci aux Boguerim pour cette adaptation du récit d'Esther qui se devait d'inclure la star du moment: Pikachu!

Emilie Sommer

Photos: Barbara Katz

> Le coin des ABGs

Les adolescents du GIL ont eu un calendrier chargé pour ce début d'année. Les ABGs se sont déjà réunis cinq fois depuis janvier et ont ainsi lancé officiellement le retour du groupe. Avec des nouveaux participants qui nous rejoignent chaque mois, le groupe est en pleine expansion...
En janvier, nous avons séparé les ABGs en 2 groupes pour les premières activités.

Les plus âgés (15-18 ans), une fois le ventre plein, se sont retrouvés à l'Escape Room Trip Trap. Ils y ont été «séquestrés» et ont dû se coordonner afin de résoudre les énigmes qui conduisent à la clé de la chambre. Ils ont bien évidemment choisi de faire la plus difficile (70% d'échecs), mais cela ne les a pas effrayés. Ils en sont sortis en 56 minutes. Bravo les ABGs!!!

Les plus jeunes (13-15 ans) se sont retrouvés, une semaine plus tard, pour une activité bowling. Ils ont eu droit à deux parties bien mouvementées, et malgré l'absence des barres sur le côté, ils ont tous réussi à faire de bons scores. Le tout dans une ambiance détendue autour de sodas et de pop-corn.

Les plus âgés (15-18 ans)

Les plus jeunes (13-15 ans)

Durant le mois de février, la co-responsable du groupe, Lou, est partie en Erasmus. Paul-Louis et moi-même nous occuperons du groupe jusqu'à la fin de l'année scolaire. Lou nous retrouvera peut-être l'année prochaine pour continuer l'aventure ABGs!
Une fois les vacances de février terminées, nous nous sommes réunis début mars pour une **Crêpe Party au GIL.** Mais attention: la soirée réservait quelques surprises! Les ABGs ont eu droit à une petite session de Krav Maga, pour bien se creuser l'estomac avant le repas et manger sans modération les crêpes faites maison dans la plus pure tradition bretonne. La soirée s'est terminée avec des jeux de société. Le traditionnel Loup-Garou a tenté de calmer la vingtaine de «villageois» en furie qui arpentaient les couloirs du GIL, puis le Taboo a essayé de continuer sur cette lancée.
Nous tenons à remercier chaleureusement les jeunes participants pour leur bonne humeur et leur enthousiasme à chaque activité, ainsi que toutes les personnes qui nous soutiennent. Préparez-vous, les prochaines activités arrivent bientôt! Nous vous attendons toujours plus nombreux!
Pour tout renseignement complémentaire, n'hésitez pas à nous envoyer un e-mail (abgs@gil.ch).

Pauline Sitbon

ALZHEIMER
JOURNÉE GENEVOISE

alzheimer

RECHERCHE ALZHEIMER
ASSOCIATION SUISSE

A VOS AGENDAS !
JEUDI 21 SEPTEMBRE 2017
DÈS 14H00

LA MALADIE D'ALZHEIMER
MYTHES ET RÉALITÉS ?
CONFÉRENCES ET DISCUSSIONS

SALLE UPTOWN GENEVA
RUE DE LA SERVETTE 2
1201 GENÈVE

BUS 1-3-5-8-9-F-V-Z
TRAM 13-14-15

PARKING GARE CORNAVIN

> dvd

CONCOURS
Gagnez un DVD de ONE MORE TIME ou LA GRANDE MURAILLE ou NOCTURNAL ANIMALS ou FRANK & LOLA en répondant à la question suivante: Quel est le métier de Frank dans *Frank et Lola*?
Envoyez vos réponses par email à: hayom@gil.ch en indiquant dans l'objet: CONCOURS HAYOM 64

Passengers

Deux des 5000 passagers endormis voyageant dans l'espace vers une nouvelle planète sont tirés de leur sommeil artificiel 90 ans trop tôt. Jim et Aurora savent désormais qu'ils passeront le reste de leur vie à bord du vaisseau spatial. Alors qu'ils éprouvent peu à peu une indéniable attirance, ils découvrent qu'un grave danger les menace tous...

Frank & Lola

Frank, Chef réputé de Las Vegas qui se consacre à ses créations culinaires, rencontre la jeune et énigmatique Lola. Ensemble, ils vont vivre une relation intense. Jusqu'au jour où Frank apprend que Lola le trompe. Majestueusement interprété par Michael Shannon et Imogen Poots, *Frank & Lola* explore l'amour obsessionnel, la trahison et la vengeance.

De plus belle

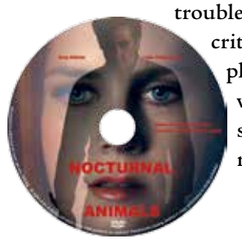
Lucie est guérie, sa maladie n'est plus qu'un souvenir. Il faut aller de l'avant, vivre, voir du monde... C'est ainsi qu'elle fait la connaissance de Clovis, aussi charmeur qu'arrogant. Clovis va tout faire pour séduire Lucie, qui n'a pourtant aucune envie de se laisser faire. Au contact de Dalila, prof de danse haute en couleur, Lucie va réapprendre à aimer, à s'aimer, pour devenir enfin la femme qu'elle n'a jamais su être.

American Pastoral

Champion de sport de son lycée dans les années 60, Seymour Levov, dit «le Suédois», est devenu un riche homme d'affaires marié à Dawn, ancienne reine de beauté. Mais les bouleversements sociopolitiques de l'époque font bientôt irruption dans leur vie bourgeoise, en apparence idyllique. Lorsque sa fille Merry disparaît après avoir été accusée de terrorisme, il part à sa recherche...

Nocturnal Animals

Susan Morrow est une riche galeriste de Los Angeles. Un colis inattendu vient troubler la routine millimétrée de son existence: un manuscrit signé de son ex-mari, quitté brutalement des années plus tôt et dont elle est sans nouvelles. Dans ce récit violent et bouleversant, Susan, émue par la plume de son ex-mari, discerne une analogie étrange entre ce récit de fiction et ses propres choix.

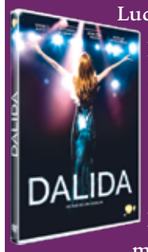


One more time

Jude, jeune chanteuse, gâche son talent en enregistrant des jingles commerciaux pour payer ses factures. Expulsée de son appartement de New York, elle est obligée de retourner vivre chez son père, un crooner retraité qui tente de faire son comeback.

Dalida

De sa naissance au Caire en 1933 à son premier Olympia en 1956, de son mariage avec Lucien Morisse, patron de la jeune radio Europe n°1, aux soirées disco, de ses voyages initiatiques en Inde au succès mondial de *Gigi l'Amoroso* en 1974, le film *Dalida* est le portrait intime d'une femme absolue, complexe et solaire...



Big Game

Un adolescent et le Président des États-Unis se retrouvent aux prises avec une bande de terroristes qui ont pris d'assaut «Air Force One»...

La grande muraille

William Garin, un mercenaire emprisonné dans les geôles de la Grande Muraille de Chine, découvre que l'édifice tremble sous les attaques incessantes de créatures monstrueuses résolues à anéantir l'espèce humaine dans sa totalité. Il rejoint alors ses geôliers, une faction d'élite de l'armée chinoise, dans un ultime affrontement pour la survie de l'humanité.

S.F. / S.K.

> À la recherche des communautés juives perdues

L'histoire des Juifs grecs victimes de la Shoah semble être la grande absente des travaux de mémoire sur la période de la Deuxième Guerre mondiale. Et pourtant, les Juifs de Grèce ont été proportionnellement parmi les plus touchés d'Europe: selon la Communauté juive d'Athènes, 87% des Juifs des 29 communautés grecques ont été assassinés pendant la Shoah. Si l'on prend la ville de Salonique, le pourcentage monte à 95%.

La culture comme relais de mémoire

Le travail historique s'accompagne d'un volontarisme politique permettant la diffusion et la promotion d'une partie ou d'une autre d'un épisode national. Or la Grèce, dès 1945, s'est retrouvée en situation de guerre civile puis sous un régime de junte militaire. Ces épisodes douloureux continuent à peser sur la structure sociétale et politique du pays et ont étouffé le travail historique ainsi marginalisé sur les Juifs de Grèce. La journaliste et documentariste Angélique Kourounis le démontre très bien dans son film **Aube dorée: une affaire personnelle.** Après avoir enquêté pendant des années sur l'organisation du parti grec Aube dorée – 3e force politique du pays – qui véhicule une idéologie néonazie, elle a pu mettre en lumière le lien direct qu'il y a entre les «chemises noires» grecques de la Deuxième Guerre mondiale et la propagande actuelle véhiculée par ce parti qui s'attaque de front aux réfugiés, aux étrangers et aux Musulmans, mais n'en reste pas moins profondément antisémite.

En 2010, l'écrivaine française Michèle Kahn avait relaté de manière romancée le destin de Zvi Koretz, le dernier grand rabbin de Salonique, révélant ainsi avec une grande précision historique le sort funeste de 95% des Juifs de la ville (voir *Hayom* 38).

Cette année, le Hellas Filmbox Berlin, le plus important festival de films grecs en Allemagne, s'est emparé de cette thématique qui touche directement les relations germano-grecques. Ioanna Kriona, la directrice des programmes, prend elle aussi l'exemple de Salonique pour mettre en évidence l'extermination des Juifs grecs: «Thessalonique était considérée comme la Jérusalem des Balkans. Il y avait environ 48'000 Juifs dans la ville avant l'arrivée des nazis et presque tous ont été déportés dans les camps d'extermination. Pendant longtemps, ce grave sujet a été éludé en Grèce, alors nous avons pensé que Berlin était le lieu pour en parler.» Mais malgré cette bonne intention, le festival n'a pas réussi à mettre en place une table ronde germano-grecque pour parler d'un thème d'autant plus sensible que les relations entre les deux pays sont déjà bien mises à mal par un contentieux contemporain touchant à la crise économique.

Défricher l'histoire en images

Et toujours nos pas reviennent vers Salonique. Cette ville dont la mémoire a également été assassinée. C'est ce que montre le (très) court métrage *Saloniki – Une ville amnésique* de Max Gailke et Mario Forth qui a vocation, si la présentation de ce court intéresse des producteurs, à devenir un long métrage. Comme l'explique un descendant de survivant, «l'histoire d'une ville, son identité est un flux qui ne s'arrête pas abruptement. Ici, la vie des Juifs s'est arrêtée d'un coup, et la vie de la ville avec. Vous pouvez demander aux gens, tout le monde ignore que pendant 500 ans, nous avons vécu ensemble, les Grecs, les Turcs, les Arméniens, les Juifs». Une rescapée des camps de concentration renchérit: «Quand je suis revenue, il n'y avait plus rien, ni maisons – détruites ou occupées par les voisins – ni pierres tombales. Le cimetière est devenu une sorte de parc.» Un jeune Grec juif s'exclame: «Où sont toutes les photos, où?! En l'espace de moins d'une génération, tout a été oublié. Même Hitler n'aurait pas rêvé d'une telle efficacité!»

Cloudy Sunday est le premier film de fiction jamais tourné sur cette tragédie, axé sur l'histoire d'amour interdite entre une jeune femme juive et un jeune homme chrétien de Thessalonique. Le célèbre réalisateur grec Manousos Manousakis explique que «pendant des décennies, cela a été un non-sujet. Il aura fallu attendre le livre (éponyme) de Giorgios Skarbadonis sur lequel se base le film pour que le sujet soit évoqué.» Cependant, le cinéaste fait un constat plus général: «le monde entier tend à l'amnésie, pas seulement à Thessalonique. Les peuples oublient l'histoire, les bases de nos démocraties, de nos valeurs, de l'humanité. C'est pourquoi nous avons voulu faire ce film, car sans mémoire de l'histoire, le monde tombe en morceaux.» Le film a été montré un peu partout dans le monde et Manousos Manousakis a pu faire le constat, par exemple en Asie – en Irak plus singulièrement – à quel point le film est universel. «Le sort de mes protagonistes renvoyait les spectateurs à leur propre destin. Car au fond, les processus amenant aux massacres et aux génocides sont toujours les mêmes.», explique-t-il.

Trezoros (terme ladino signifiant *trésors*) est un film poignant qui raconte l'histoire tragique de la communauté juive de la petite ville de Kastoria, où elle a vécu pendant plus de 10 siècles en harmonie avec les Chrétiens, en utilisant du matériel d'archives inédit et le témoignage de survivants. Emblématique, ce documentaire décortique à travers le destin de cette communauté le mécanisme qui a abouti à la décimation des Juifs grecs. Au début de l'occupation par les forces de l'Axe, les Juifs subissent comme tous les Grecs l'occupation par les troupes italiennes mais ne sont pas victimes de discriminations spécifiques. À la chute de Mussolini, les nazis prennent le contrôle de la ville et les persécutions contre la communauté juive débutent. Tous les Juifs de la ville qui ne réussiront pas à s'enfuir en Italie ou à s'engager parmi les partisans seront envoyés dans les camps de concentration. Le symbolique rejoint la réalité dans ce qui est resté dans l'imaginaire collectif comme le *Black Sorrow*: un matin au réveil, les habitants ont vu qu'il avait neigé et que la neige était noire. Le phénomène était probablement dû aux cendres provenant d'une éruption du Vésuve qui avait eu lieu quelques jours auparavant, mais les habitants de la ville y ont vu l'annonce d'une catastrophe. C'est le jour où les Juifs de la ville ont été rassemblés pour être déportés. Au contraire de Salonique, le sentiment de culpabilité des contemporains grecs est ici palpable. «On ne pouvait pas les aider, ils nous auraient tués. J'avais 19 ans. Que faire? Jouer au héros? Ce n'était pas un temps à être un héros...». De son côté, un survivant souligne que «si quelqu'un cachait un Juif, il prenait le risque que les nazis tuent toute sa famille, c'est pourquoi nous ne voulions pas les mettre en danger non plus.» À Kastoria, les voisins n'ont ni volé ni dénoncé leur concitoyens. Le 25 mars 1944, jour de la fête nationale grecque, «ils les ont mis dans des camions. La ville s'est vidée de ses Juifs. La population s'est retrouvée en deuil, c'est comme si la ville avait eu une crise cardiaque» continue le contemporain grec. De leur côté, les survivants expliquent que lorsqu'ils se sont retrouvés à Auschwitz, «il y a eu un choc des cultures. Les autres Juifs ne nous considéraient pas comme des vrais Juifs car on ne parlait pas la même langue. Nous-mêmes avons découvert que tous les Juifs ne parlaient pas ladino mais aussi yiddish!» Sur les mille Juifs que comptait la ville, seuls 35 ont survécu à la Deuxième Guerre mondiale et sont

Cloudy Sunday

suite p. 36

Trezoros: the lost Jews of Kastoria

partis aux Amériques ou en Israël. Certains ont essayé de revenir à Kastoria et reconstruire, mais la douleur était trop grande et la communauté inexistante. Néanmoins, une famille qui y était arrivée dans les années 1500 s'est réinstallée à Kastoria, celle de Jack Elias. Jack tient le même magasin que son grand-père et son père avant lui.

Deux films documentaires axés sur l'occupation de la Grèce par l'Allemagne nazie projettent également une lumière plus complexe sur l'histoire perçue et racontée dans ces pays respectifs.

Avec ses *Lettres d'Athènes,* l'écrivain et cinéaste germano-grec Timon Koulmasis permet d'aborder à travers l'histoire d'amour entre son père, Petros Koulmasis, théoricien du cosmopolitisme, et la peintre Nelly Andrikopoulou les effets de l'occupation allemande sur la population grecque (famine, massacres, rafles, méfiance généralisée) et le rôle du mystérieux Institut scientifique allemand d'Athènes dirigé par Rudolf Fahrner, ami des frères Stauffenberg, qui est l'un des rares participants à la tentative d'attentat contre Hitler en 1944 à avoir échappé à la répression qui s'en est suivie.

Dans le film de Lydia Konsta, *Light Thickens,* des artistes grecs et allemands interprètent artistiquement leur rencontre avec un ancien soldat de la Wehrmacht, essayant, non sans difficulté, de dépasser les préjugés qui les animent. La perception des artistes grecs concernant l'Holocauste semble inclure autant les Juifs que les Grecs: «Derrière la ville de Thessalonique, il y a un village où les Allemands ont brûlé vifs les enfants et les femmes. Cela est arrivé dans de nombreux villages.» Cependant, la réalisatrice insiste sur le fait «qu'il n'y a pas que les Allemands qui ont perpétré des massacres en Grèce. Cela a un lien direct avec la guerre civile qui s'en est suivie et dont les traumatismes n'ont pas encore été travaillés.» Une des protagonistes ne voulait pas se rendre en Allemagne: «j'avais beaucoup de réticences. Mais quand je suis venue, j'ai appris que l'Allemagne avait aussi été bombardée. J'en ai été très surprise, tout comme de constater que l'Allemagne travaillait sur son passé, ce qui ne se fait absolument pas en Grèce.»

Malik Berkati, Berlin

LE RABBIN DE SALONIQUE
Michèle Kahn, Les Éditions du Rocher, 2010

AUBE DORÉE: UNE AFFAIRE PERSONNELLE - documentaire
Angélique Kourounis, Grèce, 2016, 90 min.
Le film tourne en France, Espagne, Allemagne, Suisse dans les réseaux associatifs/cinémas indépendants. Pour connaître les conditions de diffusion: https://goldendawnapersonalaffair.com
Le film est mis à disposition des écoles gratuitement.

CLOUDY SUNDAY (OUZERI TSITSANIS)
Manousos Manousakis, Grèce, 2015, 116 min.

TREZOROS: THE LOST JEWS OF KASTORIA - documentaire
Larry Confino et Larry Russo, Grèce, 2016, 94 min.

SALONIKI - UNE VILLE AMNÉSIQUE - documentaire
Max Gailke et Mario Forth, Grèce - Allemagne, 2016, 3 min.

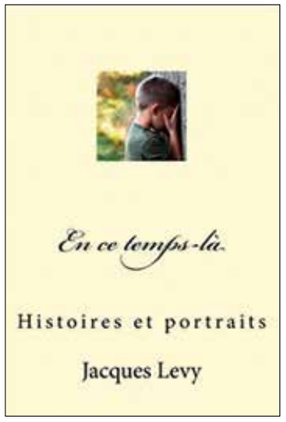
LIGHT THICKENS - documentaire
Lydia Konsta, Grèce, 2015, 75 min.

PORTAIT OF MY FATHER IN TIMES OF WAR (BRIEFE AUS ATHEN) - documentaire
Timon Koulmasis, Allemagne - Grèce, 2016, 88 min.

> J'ai lu pour vous
par Bernard Pinget

Robert Neuburger
Les paroles perverses. Les reconnaître, s'en défaire
Payot 2016

Les fidèles des *Lundis du GIL* ont eu l'occasion de rencontrer Robert Neuburger et de l'entendre présenter ce livre, destiné à venir en aide aux victimes de manipulation au sein du couple. Mais si vous n'avez pas pu saisir cette opportunité, ceci est pour vous.
Il y a des modes dans tous les domaines. Elles arrivent on ne sait comment, elles explosent et sont partout, et puis les voilà qui s'évaporent et se ringardisent, cataloguant parmi les *has been* celui qui continuera de s'y référer. Sans grand inconvénient s'il s'agit de musique ou de vêtements, le phénomène pose un problème quand on parle de psychologie. En effet, si l'étiquette d'«hystérique» ne fait plus recette un siècle après Agatha Christie, pas plus que celle de «bourré-e de complexes» dont Boris Vian faisait une chanson dans les années 50, cela n'empêche pas que les mêmes souffrances continuent d'exister. De même, une fois la mode passée, qu'en sera-t-il des «pervers narcissiques» qui prolifèrent depuis quelques années, complaisamment détectés par les psychologues d'occasion que nous sommes tous? Cesseront-ils pour autant de causer autour d'eux les dégâts bien réels qui leur ont valu notre attention? Rien n'est moins sûr.
Prévenant ce danger, Robert Neuburger nous propose un angle d'attaque différent. Le propos n'est pas ici de stigmatiser la personne responsable – ou coupable – d'une manipulation, mais de caractériser le discours manipulateur. Libre à la victime d'agir, forte de cette connaissance, selon les paramètres spécifiques de la relation: le dernier tiers de l'ouvrage évoque pour cela des pistes d'action. Dès lors, l'éclatement du couple, même s'il n'est pas exclu, n'est plus la seule issue possible, et c'est ce qui donne à la mécanique réparatrice le jeu nécessaire à son bon fonctionnement.
Un petit livre intelligent et éclairant... Hors des phénomènes de mode.



Jacques Levy
En ce temps-là. Histoires et portraits
CreateSpace Independent 2016

Qu'elle est tenace, la nostalgie de cette Afrique du nord qu'il a fallu quitter! Qu'elle est enracinée dans la mémoire, dans le cœur et dans la parole de celles et ceux qui ont dû partir tant bien que mal, voici peu ou prou cinquante ans! La série de souvenirs et de portraits que nous livre Jacques Levy est là pour en témoigner une fois de plus. C'est dans le Maroc des années cinquante que nous conduit celui qui fut (même si le livre ne se donne pas pour autobiographique) le petit Jacky, gamin heureux de la rue Lacépède, à Casablanca.
Dans la famille, les anciens parlent espagnol. Un espagnol suranné, aux constructions étrangement teintées de français au fil des générations. Dehors, dans les rues baignées de soleil, se côtoient Arabes et Juifs, partageant le même amour ancestral pour la ville qui les a vus naître, eux et les pères de leurs pères. L'immeuble où l'on vit appartient à un Français, qui exploite locataires et employés, un éternel sourire aux lèvres.
Mais ce tableau, plus ou moins fixé sous son vernis de cohabitation depuis des temps immémoriaux, se craquelle. Le propriétaire va être assassiné par un homme à tout faire pourtant si aimable. On sent que les aïeux si respectés vivent leurs derniers étés. Jacky s'en va faire des études d'ingénieur à Genève.
Aujourd'hui, la rue Lacépède s'appelle rue Khawarizmi. Combien sont-ils, encore, pour qui elle ne changera jamais de nom? Grâce à Jacky devenu grand, le Casa d'antan nous est un petit peu plus accessible. Ni monument littéraire ni référence historique bétonnée, voici quelques pages de mémoire qui nous aideront à prendre nos marques pour le cas où un voyage fantomatique dans le temps et dans l'espace nous tenterait.

Bernard Pinget

> Quand la BD s'empare de la Shoah

Si la bande dessinée ne s'imposait pas, jusqu'à la fin des années 70, comme un vecteur mémoriel privilégié de la Shoah, elle est aujourd'hui un outil de représentation majeur, notamment pour le public «jeunesse» et ce, sous différentes formes. Le Mémorial de la Shoah de Paris consacre une grande exposition à ce sujet devenu, au fil du temps, «un sujet comme les autres» à travers 200 documents originaux, de 1942 à nos jours. Un parcours riche, des comics à la BD franco-belge en passant par le roman graphique et les mangas.

La bête est morte! d'Edmond-François Calvo (dessin), Victor Dancette et Jacques Zimmermann (scénaristes), Éditions Gallimard, novembre 1944, collection particulière.

Surnommé Artie par son père, rescapé de la Shoah, Art Spiegelman reçoit en 1992 un Prix Pulitzer spécial pour son œuvre fondatrice: *Maus*. Quelques années auparavant, le dessinateur avait retracé l'histoire de ses parents durant la guerre, en deux volets intitulés *Maus: A Survivor's Tale* (1986) et *Maus: from Mauschwitz to the Catskills* (1991). Cette BD qui paraît pour la première fois sous la forme d'un supplément de la revue d'avant-garde *RAW* en 1980 révèle aussi le parcours difficile de ce fils, en tant que descendant de survivants. *Maus* constitue une révolution esthétique de premier plan, donne ses lettres de noblesse au roman graphique et consacre l'entrée de la Shoah dans la bande dessinée au plan mondial. Pour autant, l'exposition le rappelle dès les premiers panneaux: ce sont d'abord les victimes, témoins directs, qui ont représenté la Shoah en dessin et le recours à la métaphore animale existait déjà. En effet, les chats nazis et les souris juives de Spiegelman ont des ancêtres: en 1941, un dénommé Horst Rosenthal produit un document intitulé **Mickey au camp de Gurs.** S'il précise bien qu'il n'a pas l'autorisation de Walt Disney pour reproduire la célèbre souris, il s'en empare pour décrire dans 15 dessins à l'aquarelle son quotidien à Gurs, il y relate sa terrible expérience avec un humour déconcertant. Cet homme originaire de Breslau sera assassiné à Auschwitz autour du 13 septembre 1942, mais son témoignage devient l'un des premiers sur l'univers concentrationnaire. Et les productions de cette époque sont plus nombreuses qu'on ne le croit; l'exposition révèle l'œuvre d'un détenu d'Auschwitz dont on ne connaît que les initiales M.M. et dont les 22 planches de dessins furent retrouvées par hasard en 1947 près d'un crématoire. L'animal à la place de l'homme prend encore toute sa place dans **La Bête est morte!** de Dancette et Calvo publié en 1944; sur la couverture teintée de jaune apparaît un loup vêtu en SS. Même si la Shoah y est bien mentionnée, les hommes s'effacent puisque l'album est sous-titré *La guerre mondiale chez les animaux*. Et les choses durent: Shoah, sujet tabou, s'invite ici et là dans la BD, mais les Juifs sont oubliés, comme dans le magazine catholique *Coeurs-Vaillants* où Robert Rigot publie en 1944 une bande dessinée qui évoque Mauthausen et seulement le calvaire des déportés chrétiens. La Shoah en tant que sujet invisible est aussi une réalité aux États-Unis, l'exposition fait un focus sur les super-héros, ceux qui auraient dû sauver Auschwitz. Ils entrent parfois dans les camps, mais n'interviennent pas, même Superman se révèle impuissant. Auteurs et éditeurs juifs s'interdisent d'évoquer frontalement le génocide, un silence qui peut paraître étonnant en particulier de la part d'un Stan Lee, créateur de *Spiderman* et des *X-Men*. Certes, Captain America, le super héros de Jack Kirby, ridiculise Hitler dès 1940, mais la persécution des Juifs est encore et toujours absente du décor. En Europe, le réveil est tout aussi tardif: nos légendes françaises aux racines juives, Goscinny et Gotlib, abordent le sujet plutôt en «contrebande» selon l'expression de l'historienne Annette Wieviorka. En France, il faut attendre la fin des années 70 pour voir surgir d'autres représentations qui font ici appel au «rire grinçant», en l'occurrence celui de *Charlie Hebdo*. Un esprit critique que l'on doit entre autres à la sortie de la saga *Holocaust* de Marvin J. Chomsky qui ne fait pas l'unanimité. Le 2 novembre 1978, le journal satirique publie une «Une» mémorable, réalisée par Wolinski: on y voit Hitler qualifié de «super-sympa», qui balance toutes dents dehors «Salut les youpins, ça gaze?» Ce dessin aurait-il pu voir le jour en 2017? Il est permis d'en douter. Le Führer est aussi au cœur de l'œuvre du dessinateur manga Osamu Tezuka, *L'Histoire des trois Adolf*, récit de près de 1200 pages sur la Shoah par balles dont on peut voir des extraits dans l'exposition. Il est le seul exemple connu en BD d'un récit de la Shoah narré par un Japonais.

Mickey au camp de Gurs, d'Horst Rosenthal (auteur), 1942, collection du Mémorial de la Shoah.

Fin des années 70 libératrices certes, mais avant l'avènement de *Maus*, il faut encore souligner l'existence d'une œuvre rare et fondatrice publiée en 1955, *Master Race* de Krigstein et Feldstein. Il s'agit de la première évocation de la Shoah dans la bande dessinée américaine, une BD réaliste sur l'assassinat des Juifs qui inspira Art Spiegelman pour l'élaboration de son chef-d'œuvre. L'exposition permet ainsi de découvrir les planches de ce fameux *Master Race*, plutôt connu des spécialistes.

L'imposant *Maus* a ouvert la voie à une nouvelle vague d'auteurs, toujours dans l'exploration multiple de la Shoah. Citons l'album *Deuxième Génération – Ce que je n'ai pas dit à mon père* (2012) du belgo-israélien Michel Kichka et le travail de son élève l'Israélienne Rutu Modan qui, elle, investit le thème inédit des spoliations. Dans *La Propriété*, elle dépeint une vieille femme juive qui retourne dans sa Pologne natale afin de récupérer la maison dont ses parents ont été spoliés à l'arrivée des nazis en 1939. Dans un autre registre, le très émouvant *Yossel* de Joe Kubert met en scène un jeune orphelin dans le ghetto de Varsovie, qui survit grâce à ses dessins.

La Shoah en BD a fait son œuvre, et l'exposition le montre bien: ce travail de mémoire a permis à d'autres génocides d'être mis en lumière. C'est le cas des génocides arménien et tutsi, qui trouvent leur place en BD mieux que dans un documentaire ou un essai. L'occasion de découvrir l'excellent *Dégratias* de Jean-Philippe Stassen qui évoque le génocide des Tutsi via divers personnages.

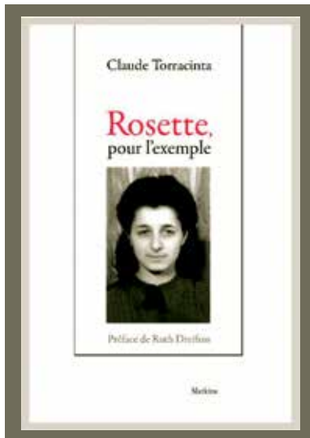
Le commissariat de l'exposition a choisi de conclure ce passionnant voyage avec un autre auteur phare de la BD américaine, le grand Will Eisner, inventeur du roman graphique. À la veille de sa disparition – l'ouvrage paraîtra à titre posthume en 2005 – le géant s'attaque à l'antisémitisme dans *Le Complot: l'histoire secrète des Protocoles des sages de Sion*. Encore une représentation de l'Histoire en BD où le coup de crayon est plus efficace qu'un long discours.

Paula Haddad

> La Shoah des enfants

Aussi étonnant que cela puisse paraître, *Le Journal d'Anne Frank* n'a été adapté en bande dessinée qu'en 2016 par Antoine Ozanam et Nadji, le temps que l'œuvre tombe dans le domaine public. Le récit d'enfants cachés est une forme privilégiée pour raconter la Shoah à un jeune public, pour exercer le devoir de mémoire, même si la fiction n'est pas en reste pour dire l'indicible, les lois raciales, la déportation, la Solution finale. La salle de lecture de l'exposition permet aux enfants et aux adolescents de découvrir des œuvres de choix. Parmi elles, l'extraordinaire *Seules contre tous* de Miriam Katin; à 63 ans l'auteur décide, à partir du témoignage de sa mère, de raconter les années d'horreur et de traque. Elle n'a alors que 3 ans quand les nazis investissent la Hongrie, en 1944, et part se cacher avec sa famille à la campagne. *Les enfants cachés* de Catherine Poujol et Fabien Lacaf, revient lui sur la célèbre affaire Finaly, l'histoire de cette tutrice catholique qui refuse de rendre à leur famille proche deux enfants juifs au motif qu'ils ont été baptisés.

P.H.



lire

Rosette pour l'exemple

De Claude Torracinta

Menacée d'arrestation en France, Rosette Wolczak franchit la frontière suisse le 24 septembre 1943. En raison de son âge et conformément aux directives fédérales, cette adolescente juive doit être accueillie. Or, le 16 octobre, elle est refoulée pour raison disciplinaire et pour avoir «outragé les mœurs». Arrêtée par les Allemands, elle est déportée à Auschwitz. Elle n'en reviendra pas. Que s'est-il passé à Genève? Qu'a-t-elle commis de particulièrement grave pour être renvoyée en France alors que les Allemands multiplient les arrestations? Qu'a fait cette adolescente pour justifier une mesure aussi cruelle à une époque où les militaires en poste à Genève n'ignoraient pas que les Juifs arrêtés étaient déportés vers l'Est? Claude Torracinta s'est penché sur ces questions, fouillant notamment dans les archives pour faire la lumière sur un destin tragique qui s'est joué à Genève en octobre 1943. Victime de l'antisémitisme de certains militaires et de la rigueur avec laquelle était appliquée la politique fédérale à l'égard de ceux qui tentaient de trouver refuge en Suisse, Rosette a droit à réparation. Septante-deux ans après sa disparition, ce livre lui rend justice.

cinéma

Je danserai si je veux

Un film palestinien, israélien et français de Maysaloun Hamoud

Layla, Salma et Nour, trois jeunes femmes palestiniennes, partagent un appartement à Tel-Aviv, loin du carcan de leurs villes d'origine et à l'abri des regards réprobateurs. Mais le chemin vers la liberté est jalonné d'épreuves...

→ suite p. 42

entretien

L'illustre auteure Zeruya Shalev (dont le dernier roman *Douleur* vient de paraître chez Gallimard), le poète Dory Manor (par ailleurs traducteur en langue hébraïque de Charles Baudelaire, Descartes ou Voltaire) et la traductrice Rama Ayalon (qui a traduit les ouvrages d'Emmanuel Levinas comme ceux de Michel Houellebecq): en février dernier, l'Institut français de Tel-Aviv avait réuni un joli trio littéraire israélien autour de la romancière Valérie Zenatti à l'occasion de la traduction en hébreu (aux éditions Hakibbutz Hamehuchad) de son ouvrage *Jacob, Jacob,* paru voilà deux ans aux Éditions de L'Olivier.

Juste retour des choses pour cette auteure prolifique, et principale traductrice du grand écrivain israélien Aharon Appelfeld. Née à Nice en 1970, Valérie Zenatti, qui a passé son adolescence en Israël où elle a fait son service militaire, a été journaliste et professeure d'hébreu. Elle a également signé *Une bouteille dans la mer de Gaza,* un récit porté à l'écran par Thierry Binisti. Son *Jacob, Jacob* qui nous plonge au cœur de l'Algérie française lui a valu d'être lauréate du 41ème prix du Livre Inter 2015.

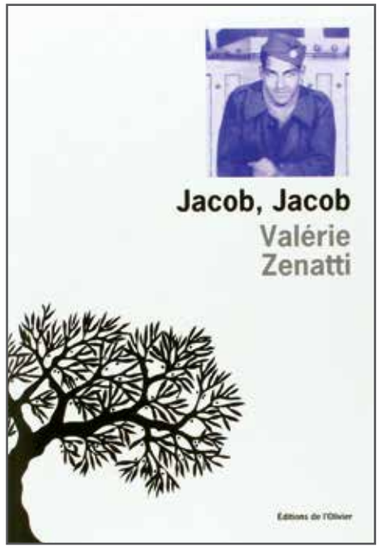
Ce livre restitue un personnage emblématique de la famille maternelle de la romancière, mobilisé en 1944 pour aller défendre la France. «Ma mère a lu ce roman et en a ressenti une grande émotion. Elle a eu le sentiment que je lui avais rendu quelque chose qui était perdu pour elle», confiait récemment Valérie Zenatti dans les colonnes du quotidien israélien *Haaretz*. «Dans la mesure où il s'agit d'une histoire difficile, avec de la violence familiale, un rapport cruel aux femmes, je n'ai voulu heurter personne, alors j'ai changé les choses afin de laisser la fiction raconter pour moi cette histoire». Le récit s'achève sur l'assassinat du maître de la musique arabo-andalouse, Cheikh Raymond, le 22 juin 1961, qui sonne le glas de la communauté juive d'Algérie. Entretien.

Votre travail d'écrivain ne date pas d'hier, mais on vous connaît surtout comme la traductrice de l'œuvre du grand auteur israélien Aharon Appelfeld. Et voilà que votre dernier ouvrage *Jacob, Jacob* vient d'être traduit en hébreu. Une façon de boucler la boucle pour la Franco-israélienne que vous êtes? Comment le livre a-t-il été accueilli dans ce pays?

Je ne sais pas s'il s'agit de «boucler une boucle» mais il est certain qu'avoir un livre traduit en hébreu a de l'importance pour moi, ne serait-ce que parce que quelques personnes qui me sont chères, tels Aharon Appelfeld ou Zeruya Shalev, ont pu enfin me lire. Nous avions depuis des années un dialogue amical tournant souvent autour de l'écriture, mais la mienne leur restait inaccessible. De plus, ma traductrice Rama Ayalon a été inspirée de manière éblouissante, j'ai été très troublée de redécouvrir mon texte dans une langue qui vit en moi mais qui n'est pas ma langue d'écriture. La musique était là, mais c'est l'hébreu qui donnait le tempo. Le livre a été très bien accueilli pour ce que j'en sais, on m'a parlé autant du sujet que du style.

Vous ne vous contentez pas de «raconter la guerre», mais ce sujet est omniprésent dans nombre de vos romans – *En retard pour la guerre, Quand j'étais soldate* et *Jacob, Jacob.* Comment l'expliquez-vous?

Je ne décide jamais d'écrire sur la guerre, ou une guerre en particulier, mais j'ai l'impression que cet «état» s'impose à moi, probablement parce que deux guerres ont hanté mon enfance: la



Seconde Guerre mondiale, qui me sidérait dans son projet d'anéantissement du peuple juif, et la guerre d'Algérie, qui avait arraché les miens à la terre qui les avait vu naître. Plus tard, en vivant en Israël puis en étant journaliste, j'ai connu d'autres guerres (l'Intifada, la guerre du Golfe, la guerre en ex-Yougoslavie). La guerre m'a toujours semblé être un moment de fragilité extrême, où le destin humain pèse encore moins lourd que le reste du temps, et c'est cette fragilité que j'ai envie de saisir, comme pour saisir la beauté de la vie alors qu'elle peut être engloutie à chaque instant.

C'est un voyage en Algérie que vous effectuez en 2012 qui a catalysé l'écriture de *Jacob, Jacob* et vous a replongé dans votre histoire familiale?

Non, j'avais commencé une enquête familiale vers 2011, je rassemblais des documents, je sentais que le moment était venu pour moi d'aller vers l'Algérie par la littérature. Mais je n'avais jamais mis les pieds en Algérie, car ce voyage était marqué du sceau de l'impossibilité dans ma famille, comme dans de nombreuses autres familles. Le divorce avait été douloureux, mais il était consommé. Et puis, un jour, j'ai reçu une invitation des Instituts français pour aller présenter l'adaptation cinématographique de mon roman *Une bouteille dans la mer de Gaza* et j'y suis allée avec le réalisateur Thierry Binisti. Ce voyage a été d'une intensité inouïe pour moi et m'a permis ensuite de nourrir mon roman.

Jacob, c'est ce jeune Juif lettré de Constantine, envoyé pendant la Seconde Guerre mondiale au front en Alsace aux côtés d'Algériens de toutes confessions. À la lecture de ce récit, traversé de messages politiques, on ne peut rester indifférent à sa dimension tragique et universelle…

C'est curieux, car je n'ai pas cherché à faire passer de message politique, j'ai voulu donner une présence à ce jeune homme disparu dans la nuit de l'Histoire loin des siens. Je ne l'ai évidemment pas connu, mais je ressentais un amour immense pour lui, un désir de lui donner une vie par les mots. C'est sa vie et sa mort, ou son destin, qui incarnent l'ironie de l'Histoire à mes yeux. Je pensais écrire une histoire très singulière, une «petite» histoire qui n'intéresserait pas grand-monde, mais à la parution du livre je me suis aperçue que les questions qui traversaient ce livre, la pauvreté, l'exil, la place des femmes dans la famille, la mort frappant en pleine jeunesse, suscitaient de nombreux échos, et j'en ai été très émue.

Vous avez vous-même vécu entre Israël et la France. Vous avez qualifié de «choc esthétique et linguistique» votre arrivée dans la capitale du Néguev, Be'er Sheva, en classe de 4ème… Votre écriture se nourrit-elle aussi de cette expérience de l'étrangeté?

J'aurais tendance à dire que mon écriture se nourrit de tout, des mouvements de la vie, de ses bouleversements et de ses silences. Mais il est sûr que cette expérience de déracinement géographique et linguistique a été très importante et résonne encore en moi, de manière inconsciente, lorsque j'écris.

Votre dernier projet de co-scénariste est destiné à la chaîne française Canal+, avec Shahar Magen, le créateur israélien de la série TV *Sirens.* Là encore un projet qui fait le pont entre deux cultures?

Pas vraiment, car nous écrivons une série qui se déroule en France, mais comme nous co-écrivons, le travail s'effectue tantôt en hébreu, tantôt en français, c'est une sensation curieuse de

faire cohabiter deux langues en soi pour une seule création…

Propos recueillis par Nathalie Hamou

> Un trait, un geste, un souffle

Né en 1958 dans une famille juive originaire du Maroc, Frank Lalou vit à Nice près de la mer et calligraphie les lettres hébraïques. L'écrivain et essayiste a publié à ce jour plus de quarante livres dont *La Calligraphie de l'invisible, Les 22 clés de l'alphabet hébraïque, Le Tarot hébraïque,* et la liste est encore longue. Ses œuvres sont acquises par des institutions prestigieuses telles que la bibliothèque nationale de France ou le musée Picasso. Depuis 1984, l'artiste expose ses calligraphies dans différents milieux: galeries, librairies, musées et centres culturels. Lalou nous parle de la philosophie liée à la *Kabbale* et de la symbolique des lettres hébraïques, mais aussi de la *Téhima,* cette danse de l'alphabet reliée à la symbolique kabbalistique. Avec son épouse, il donne des spectacles sur la calligraphie des lettres hébraïques en harmonie avec la danse et le chant, la musique et la vidéo.

Pourquoi avez-vous choisi de devenir calligraphe des lettres hébraïques?

J'ai entamé mon travail de calligraphie des lettres hébraïques à partir de 1990, étant donné qu'auparavant je calligraphiais des lettres grecques et latines. En 1990, j'ai eu l'annonce de la mort prochaine de mon père et j'ai voulu retourner à mes sources juives. Les lettres hébraïques sont comme une histoire d'amour pour moi, un coup de foudre qui n'a pas cessé jusqu'à présent. L'histoire de l'alphabet hébraïque en fait, de plus, la matrice de nombreux autres alphabets. Plus je les comprends, moins je les comprends. Elles ont un équilibre extraordinaire, ce sont des lettres qui rentrent toutes dans un carré. La calligraphie des lettres par les textes bibliques me permet de toucher à ce «sod» (secret) des lettres si mystérieuses, et leurs aspect sacré me passionne.

Selon vous, qu'est-ce que l'art de la calligraphie et que ressentez-vous lorsque vous le pratiquez?

Je définis la calligraphie par trois mots: un trait, un geste, un souffle. Lorsque je calligraphie, je suis dans une «Zen attitude», c'est-à-dire une concentration extrême où je ne fais qu'un avec l'encre, le papier et la plume. J'invite la lettre à se présenter sur mon papier et ensuite, d'un seul trait, d'un seul souffle, je la réalise. C'est une mystique de l'écriture et la calligraphie est synonyme à un art martial: j'ai alors autant de concentration que lorsque je pratique le *Kyudo,* le tir à l'arc japonais. D'ailleurs, ma gestuelle calligraphique est issue en partie du *Chado,* l'art du thé. De ce fait, cette écriture procure une tension, parce que la lettre doit apparaître et nécessite que le corps soit fluide et obéissant à ce projet. Par contre, quand la lettre est là, il y a un sentiment de détente et de soulagement.

Quelle symbolique et signification ont les lettres hébraïques?

L'alphabet hébraïque fascine par la profondeur de son symbolisme. Chaque lettre de l'alphabet est en relation avec l'autre. Au lieu de parler de l'«Aleph», puis du «Beth», ce qui me passionne est plutôt ce qui se passe quand les deux lettres se confrontent, s'accouplent ou se disputent. Les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu sont les vingt-deux concubines de Dieu.
Par exemple, la lettre «Aleph» est le symbole de l'unité. Elle est présente dans toute créature. Elle est l'énergie qui préexistait avant la création du monde. Elle est la stabilité, la continuité. Par contre, la lettre «Guimel» symbolise la séparation, le voyage, le mouvement, le sevrage nécessaire pour se réaliser. Sans l'intimité procurée par le «Beth», il n'est rien, car la lettre «Beth» symbolise la maison et exprime toutes les valeurs liées à l'intimité.

Pouvez-vous expliquer le lien entre les lettres hébraïques et la philosophie liée à la *Kabbale?*

Tout d'abord, le mot «Kabbala» est réception, en hébreu. C'est l'étude du commencement du monde et même avant la création du monde. Pourquoi Dieu crée le monde? D'où tire-t-il la substance de l'univers? Le livre de la *Kabbale* est le livre de la création, «Sefer Yetsirah». Dans ce livre majeur, chaque lettre correspond à un organe ou une partie du corps humain. Nous ne pouvons pas faire la *Kabbale* si nous ne passons pas par l'étude des lettres hébraïques. Chaque lettre, chaque mot a plusieurs significations à étudier. Par exemple le mot, «Bereshit» (au commencement) ou le mot «Eyn Sof» (l'infini innommable). Ces mots ont une richesse interprétative liée à l'hébreu et la simple traduction en français ne suffit absolument pas pour véritablement les comprendre. Si nous étudions la *Kabbale* via une autre langue, nous sommes obligés de passer par un minimum de vocabulaire hébraïque pour comprendre le sens réel des mots.

La *Téhima,* cette danse de l'alphabet liée à la symbolique kabbalistique, c'est quoi?

La *Téhima* est une danse, une sorte de *Tai Chi* ou *Yoga,* basé sur la symbolique des lettres hébraïques. Ce mot signifie «harmonie» en hébreu. Il s'agit d'un ensemble de vingt-deux mouvements dont les chorégraphies sont liées à la symbolique kabbalistique, à la calligraphie et

Frank Lalou et Tina Bosi

à la dynamique de la lettre. Les chorégraphies sont mises en place et inspirées par **Tina Bosi** qui est danseuse, chorégraphe et ostéopathe. Tina est ma compagne depuis plus de douze ans. Durant quatorze ans, elle a donné des cours de danse. Sa connaissance du corps passe aussi par les seize années passées comme infirmière urgentiste et en réanimation au CHU de Namur. Selon la dimension spirituelle, chaque lettre hébraïque correspond à une partie du corps et le corps danse et respire la lettre. Cette danse se focalise sur l'étirement de chaînes musculaires par des mouvements en spirale, le glissement des tissus corporels qui sont le contenant de chaque organe, muscle et glande. Le mouvement de la lettre travaille sur l'ancrage, sur l'allongement et la respiration des tissus en donnant une intention, «kavanah» en hébreu, dans la partie du corps que symbolise la lettre. Ce rapport conscient du corps dans l'espace donne l'occasion de réfléchir sur cet équilibre psychique du don et de la réception. C'est une véritable méditation hébraïque en mouvement. Aujourd'hui, nous donnons des cours de formation et la *Téhima* a de plus en plus de succès. En Suisse, il y a également beaucoup d'intérêt pour sa pratique et nous avons plusieurs élèves qui donnent des cours dans ce pays.

Parlez-nous de vos spectacles sur les lettres hébraïques.

Le concept de base du spectacle est un dialogue multiple entre la calligraphie, la vidéo (faite par moi-même), la musique (réalisée par différents compositeurs choisis comme Didier Doeut) et la danse (réalisée par Tina Bosi). De temps en temps, il y a également des chants en hébreu interprétés par la belle voix de Tina. La vidéo-projection permet au public de vivre l'instant magique du dessin de chaque lettre et à la danseuse de se fondre dans les rythmes de l'artiste. Nous donnons ces spectacles dans les musées, les théâtres et autres. Cela fait partie des activités que nous adorons faire de manière irrégulière et par pure passion. Pour moi, le spectacle est la «chair» des lettres hébraïques.

Comment décrivez-vous votre carrière en quelques phrases?

J'ai cette chance énorme de n'en faire qu'à ma tête et de varier à chaque fois toutes les manières d'aborder les éruditions autour des lettres hébraïques. Faire de la calligraphie, écrire des livres, réaliser des spectacles... Cette passion en moi représente la respiration. Quand je fais de la calligraphie, par exemple, je respire l'odeur de l'encre et je vis l'instant présent.

L. Hiller

CABINET FIDUCIAIRE ET FISCAL
J.-D. MONRIBOT S.A.

Expert fiscal diplômé

Expert-comptable diplômé

Experts-réviseurs agréés ASR
au sens du code des obligations

Rue du Grand-Chêne 5 - 1002 Lausanne - Case Postale 5636
Tél. 021 311 32 01 - Fax 021 311 32 03

interview

> YOM ou la clarinette enchantée…

En choisissant pour nom de scène une syllabe de son véritable prénom (Guillaume), le clarinettiste virtuose a non seulement souhaité activer le lien avec ses origines familiales mais également faire référence à la consonance de «Om», en sanskrit le son de l'Univers, la vibration originelle.

© ArnoWeil - resized

La famille maternelle de Yom est originaire de Roumanie (de Transylvanie précisément), terre qu'elle a quittée depuis bien longtemps puisque son grand-père est arrivé en France dès 1936… Aujourd'hui, le musicien revendique un lien spirituel et mystique qui explique assurément son intérêt et sa passion pour la musique klezmer, musique traditionnelle emblématique de l'Europe de l'est. Il affirme d'ailleurs que «*Le klezmer est venu à moi par le hasard des rencontres. Je m'y suis accroché définitivement par un amour absolu, auquel les origines de ma mère ne sont sans doute pas étrangères. Je me considère presque davantage juif par la musique que par mes ancêtres…* ».

Né à Paris en 1980, il a débuté la clarinette à 5 ans; après une formation classique au Conservatoire National de Paris, Yom a obtenu son prix de cycle supérieur: dès lors, à l'âge de 17 ans, il a choisi de se consacrer exclusivement au klezmer.
Il enregistre avec Denis Cuniot, pianiste klezmer reconnu, le disque *The Golem on the Moon* au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme en mai 2003. Une collaboration artistique et amicale qui s'est poursuivie dans le temps.

Son album *New King of klezmer Clarinet* se voulait un hommage au clarinettiste juif Naftule Brandwein (né dans l'empire austro-hongrois) et confirmait, de fait, une filiation certaine avec ce musicien des années 1920-1930.
En 2011, avec l'album *With Love* enregistré avec sa formation «The Wonder Rabbis», c'est le début d'une nouvelle aventure dans un style musical complètement extérieur au klezmer: un mélange entre rock et post-rock.

En 2012, Yom rencontre Wang Li. Bien que leurs univers artistiques semblent très éloignés, il noue un lien très fort avec le guimbardiste de talent. La clarinette klezmer et la guimbarde chinoise se rejoignent alors pour nous faire découvrir de nouvelles sonorités, un espace empreint de douceur et de poésie avec *Green Apocalypse*.

Certes, la musique klezmer demeure incontestablement l'essentiel de sa démarche musicale, on le devine à travers son œuvre, mais Yom aime plus que tout expérimenter et découvrir de nouvelles sonorités, improviser et croiser les genres: après Wang Li et The Wonder Rabbis, nul doute que le charismatique et talentueux Yom saura enrichir son répertoire d'autres collaborations…

Lorsqu'on l'interroge sur ses influences, Yom répond: «Je suis un fan inconditionnel de Giora Feldman qui a totalement rénové la musique et la clarinette ; il est pour moi l'un des plus grands clarinettistes. Je citerai évidemment David Krakauer qui a su populariser le klezmer en le mêlant au funk, au jazz ou encore au hip-hop mais mes influences vont bien au-delà du klezmer: du côté des musiques non juives d'Europe de l'est et de Turquie mais aussi du jazz, des musiques actuelles, du classique, de la musique contemporaine (Bartok, Ligeti, Bach ou encore David Bowie), des fanfares au clarinettiste bulgare Ivo Papazov… Je pourrais citer des milliers de noms!»

Avec *Le silence de l'exode,* «l'un des projets les plus habités du clarinettiste» selon Télérama, une pièce unique, déjà présentée sur de nombreuses scènes, Yom met en musique des solos incroyablement denses et des partitions collectives, entouré de trois musiciens virtuoses inspirés, également amis de longue date, dont il parle si bien: «Bijan Chemirani, aux zarb, daf et bendir, virtuose des musiques classiques persanes mais aussi connaisseur et arrangeur de musiques plus actuelles, féru de rencontres avec d'autres styles musicaux, extrêmement ouvert à toute forme musicale, Claude Tchamitchian à la contrebasse, évoluant dans le jazz contemporain et les musiques improvisées, fin connaisseur de la musique traditionnelle arménienne, qui apporte au projet une certaine folie, et en même temps enracine profondément ses fondations, par un groove sans faille et un jeu d'une physicalité rare et Farid D. au violoncelle, une de mes plus anciennes connaissances musicales, virtuose classique incroyable, accompagnateur d'Higelin et de Brigitte Fontaine pendant de nombreuses années et grand connaisseur de la musique du Maghreb, capable de jouer les quarts de ton sur le violoncelle, et de le faire sonner comme un oud.»
Les projets sont, comme toujours avec cet artiste attachant et charismatique, fort nombreux. On notera notamment un duo avec l'organiste de l'église Saint Eustache de Paris sur les musiques sacrées, un projet intitulé *Illuminations* avec le Quatuor IXI, quatuor à cordes entre musique contemporaine et jazz contemporain, et un trio avec Manuel Peskine et Aurélien Naffrichoux, deux de ses meilleurs amis.
Avec Yom, musique et amitié se conjuguent souvent. Ce sens aigu de l'amitié lui offre l'opportunité de découvrir et explorer sans cesse de nouveaux univers sonores.
Sa musique s'enrichit et se nourrit continuellement des échanges et des rencontres qui jalonnent son parcours. Cet artiste virtuose de la clarinette klezmer, reconnu tant par ses pairs que par le public, mêle magnifiquement tradition et modernité pour notre plus grand plaisir. Assurément, Yom n'a pas fini de nous surprendre et de nous enchanter.

Patricia Drai

> Richard Gere montre sa bobine à Jérusalem

Le célèbre acteur américain a assisté mi-mars à la première de son nouveau film, *Norman* («The Moderate Rise and Tragic Fall of a New York Fixer»), signé du réalisateur israélien Joseph Cedar. **Richard Gere** incarne Norman Oppenheimer, un entrepreneur qui mène une vie solitaire dans les marges du pouvoir et de l'argent dans la ville de New York, rêvant de projets financiers qui ne se concrétiseront jamais. Désespéré, Norman se lie avec Micha Eshel (Lior Ashkenazi), un politicien israélien charismatique qui vit seul à New York à un moment où il connaît un creux dans sa carrière, avant de devenir Premier ministre trois ans plus tard. Un film largement inspiré de la réalité israélienne, que le magazine *Variety* n'a pas hésité à comparer à la série «House of Cards».

> L'artiste Bansky ouvre un hôtel à Bethléem

L'hôtel avec «la pire vue du monde» vient d'ouvrir ses portes à Bethléem. La décoration est signée par le *street artist* anglais Banksy et les chambres donnent sur le mur de séparation construit par Israël en Cisjordanie. Son nom? Le «Walled Off hotel» («hôtel emmuré»), dont la sonorité rappelle celle de la chaîne d'hôtels de luxe Waldorf. Les neuf chambres sont orientées vers le mur de béton, qui se dresse à seulement quatre mètres de l'hôtel. Ceux qui souhaitent séjourner au *Walled Off Hotel,* qui recevait fin mars ses premiers clients, devront débourser entre 30 dollars (pour une place dans un lit superposé) et 965 dollars (pour la suite présidentielle). Soit entre 28 et 900 euros. Tous les clients doivent cependant s'acquitter d'une caution de 1'000 dollars, en raison des œuvres de l'artiste hyper-coté réparties dans l'établissement qui afficherait déjà pratiquement complet pour les trois prochains mois. Le mur et le conflit israélo-palestinien sont une source d'inspiration récurrente pour le street-artist: on se souvient notamment qu'une carte de vœux désormais célèbre, figurant Joseph et Marie arrêtés dans leur course par le mur de béton, lui est attribuée.

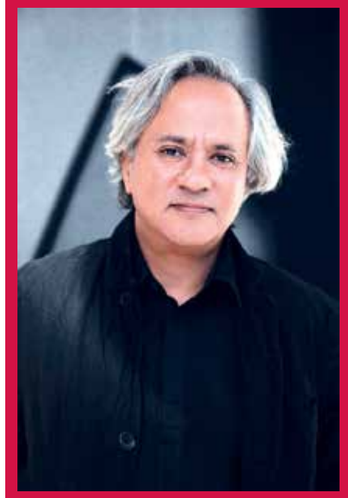
> La marque israélienne SodaStream fait un poisson d'avril avec Paris Hilton

Paris Hilton serait-elle devenue chercheuse? Dans une vidéo publiée par le compte Facebook «NanoDrop», on voit la jeune femme vanter les mérites d'une eau pétillante 5'000 fois plus hydratante qu'une eau gazeuse classique, conditionnée dans une minuscule bouteille de quelques centimètres de hauteur seulement: NanoDrop. Une invention qui permettrait de limiter notre consommation de plastique et donc, la pollution. Cette fausse publicité est en fait un poisson d'avril créé de toutes pièces par la marque israélienne de machines à soda et eau gazeuse, SodaStream. Pour apporter une caution à ce (faux) produit fantastique, le véritable Professeur Ron Naaman, expert en Électronique Moléculaire de l'Institut Weizmann (un centre de recherche israélien sis à Rehovot) a été mis à contribution: il approuve le projet de recherche et le produit NanoDrop...

> L'écrivain israélien Etgar Keret mis en vedette à la Comédie-Française

Longtemps qualifié «d'enfant terrible de la littérature israélienne», **Etgar Keret** étend sa sphère d'influence. Après le cinéma et la BD, l'auteur de Tel-Aviv, qui fête cette année ses cinquante ans, a fait son entrée au Français au printemps dernier. Ses textes, traduits dans plus de quarante langues, ont été joués pour la première fois sur l'une des scènes de la prestigieuse Comédie-Française. Et ce, dans le cadre du spectacle *Au pays des mensonges,* conçu et joué par Noam Morgensztern, pensionnaire de la Maison de Molière depuis maintenant quatre ans. Seul en scène, l'acteur s'est emparé de plusieurs nouvelles signées Etgar Keret pour confectionner un stand-up, et faire partager avec le public une expérience décapante et sans retenue. Etgar Keret devient ainsi le deuxième auteur israélien après Hanoch Levin à être joué au Français. Le dramaturge et metteur en scène israélien, considéré comme le plus avant-gardiste de sa génération, avait été joué à la Comédie-Française en 2008 avec le spectacle «Douce vengeance et autres sketches ».

> Le sculpteur britannico-indien Anish Kapoor lauréat du prix Genesis



Anish Kapoor a reçu le prix Genesis doté d'un million de dollars, qui récompense chaque année les artistes engagés pour Israël et le judaïsme. Né en 1954 en Inde d'un père hindou et d'une mère juive, l'artiste «est l'un des plus innovants et des plus influents de sa génération», ont justifié les organisateurs du prix. L'homme était déjà lauréat du prix Turner, prestigieuse récompense d'art contemporain. Selon le communiqué, Sir Anish Kapoor, anobli en 2013, a décidé de faire de ce prix un tremplin pour plaider la cause des réfugiés. «En tant qu'héritiers et porteurs des valeurs juives, nous ne pouvons pas ignorer la souffrance des persécutés, de ceux qui ont tout perdu et ont dû fuir des dangers mortels pour devenir des réfugiés», a-t-il fait valoir. Décerné par le gouvernement israélien, l'Agence juive et la fondation du prix Genesis, ce prix avait été attribué l'année dernière au violoniste israélo-américain Itzhak Perlman. Avant lui, l'ancien maire de New York Michael Bloomberg et l'acteur Michael Douglas l'avaient reçu.

> Le chanteur israélien Oren Lavie fait appel à Vanessa Paradis

L'artiste israélien **Oren Lavie,** chanteur-compositeur-producteur-réalisateur passé par Berlin et New York avant de s'installer à Tel-Aviv vient de réaliser un duo avec Vanessa Paradis, l'inoubliable interprète de *Jo le Taxi,* devenue égérie de Chanel. Intitulé *Did you really say no?*, ce morceau «était destiné à être un duo», a-t-il expliqué au magazine français *Les Inrocks*. «J'ai demandé à mon éditeur s'il pouvait l'envoyer à Vanessa. Le jour même, elle a répondu avec enthousiasme. Nous nous sommes retrouvés à Paris et avons joué au piano pour ajuster le morceau. En deux heures, c'était bouclé!». Les deux artistes incarnent un couple dans la difficile période de la séparation. Tonalités mélancoliques et voix feutrées, Oren Lavie, nominé aux *Grammy Awards,* et fan de l'élégante période «Nouvelle Vague» semble s'être inspiré de ces codes pour réaliser son clip.

> Le premier concert israélien de Britney Spears empiète sur l'agenda politique national

La chanteuse américaine qui a vendu des millions d'albums dans le monde sera bien en Israël, le 3 juillet 2017, pour une date unique. Et l'annonce de son arrivée dans le pays a déjà eu une conséquence improbable. En effet, suite à la confirmation de sa venue à Tel-Aviv, le parti travailliste israélien s'est vu contraint de reporter ses primaires au lendemain de la date initiale qui était fixée au 3 juillet... Pourquoi ce changement soudain? La raison est très simple. Avec ce concert qui s'inscrit dans le cadre de sa nouvelle tournée mondiale *Britney Live In Concert,* la première depuis 2011, de nombreux agents de sécurité ont été sollicités, ce qui a rendu impossible pour le parti travailliste d'en engager assez pour lui afin de garantir la sécurité de l'événement politique. Signe que la pop star est pour le moins attendue par ses fans israéliens! Il est vrai, la star américaine se fait rare. En attendant qu'elle revienne en Europe pour défendre son dernier album *Glory,* **Britney Spears** serait aussi en lice pour assurer le *Super Bowl* en 2018.

> Aure Atika: tout sur ma mère, du premier au dernier souvenir

interview exclusive

La comédienne française, dont la carrière a été lancée voilà vingt ans par son rôle de Karine dans *La vérité si je mens,* signe un premier roman qui ne laisse pas indifférent. Intitulé *Mon ciel et ma terre* (publié aux éditions Fayard), ce récit poignant retrace son enfance bohème dans les années 1970, et fait revivre une mère «un peu rock and roll», Ode Atika Bitton, une femme libre et adepte des paradis artificiels. Dans ce roman écrit à hauteur d'enfant, Aure Atika, quarante-six ans et née de père inconnu, fait rejaillir ses souvenirs. L'actrice évoque des épisodes intimes comme le fait que sa mère l'ait conçue sous drogue et qu'elle se soit rapprochée de la religion à la fin de sa vie. Entretien.

Ce livre est une déclaration d'amour à votre mère, Ode, une femme impulsive emportée par une maladie à l'aube de la cinquantaine, quand vous étiez âgé de vingt-deux ans. Quel a été le déclencheur de ce projet d'écriture ?

J'ai eu envie d'assumer ce pas de côté. Le fait d'avoir été élevée par une mère un peu rock and roll et de ne pas avoir reçu une éducation traditionnelle. De défendre, donc, ce droit à la différence, et de montrer que cette éducation n'était pas si ratée que cela. Une personne m'a dit un jour que j'avais reçu une éducation défaillante. Aujourd'hui on met la barre très haut, mais moi j'ai reçu autre chose, qui à mes yeux a aussi beaucoup de valeur. Ce projet d'écriture, né d'une rencontre avec une éditrice, m'est également venu à un moment bien précis. Je me suis embourgeoisée, je me suis assagie par l'âge et par la vie, je suis devenue mère... Mais ce qui l'a emporté, c'est l'envie de revendiquer d'où je venais. Comme j'ai parfois envie de réécouter la bande-son qui a bercé ma jeunesse, de mettre un disque de David Bowie...

Il ne s'agit pas non plus d'une autobiographie…

D'abord les gens se moquent un peu de connaître en détails la vie d'Aure Atika. Il s'agit avant tout d'une autofiction. Cela dit, la ligne peut être ténue entre un récit personnel et le déballage ou la «peoplerie». Mais à mon sens, ce récit a été conçu comme un objet littéraire, et reste porté par un travail d'écriture.

Ode, une Juive marocaine de Casa, arrive à 17 ans en France pour finir des études d'infirmière. Elle sera tour à tour esthéticienne, toiletteuse funéraire, réalisatrice. Le tout sur fond de vie de bohème et de paradis artificiels. Une mère «extraterrestre» qui à la fois vous subjugue et vous hérisse.

Mon parti pris dans ce livre a été d'écrire du premier au dernier souvenir qu'une fille peut avoir de sa mère, de quatre à vingt-deux ans en l'occurrence. Au début, on sent que je l'admire énormément. Et puis vers l'âge de quinze ans, le parent n'est plus sur un piédestal. Il est désacralisé. On passe par une phase de révolte et de rejet, c'est comme cela qu'on se construit. Donc j'ai voulu rester à hauteur d'enfant. Puis l'écriture enfantine se fluidifie au fur et à mesure du livre.

À un moment, vous invitez une camarade de classe chez vous et votre mère, qui était avec un amoureux, apparaît nue dans l'embrasure de la porte de la cuisine…

J'évoque, entre autres, cet épisode qui illustre aussi le besoin de normalité de l'adolescente que j'étais.

C'est votre grand-mère qui vous élève. Elle se rapproche beaucoup plus du stéréotype de la mère juive.

Ma mamie Suzanne. Un lien très fort nous unissait. Elle s'occupait vraiment de moi toutes les fois que j'habitais chez elle. Et moi, je lui ai appris à lire et à écrire. J'adorais cette personne, synonyme de pâtisseries orientales, une grand-mère gâteau tout court.

On sent dans ce livre votre rapport assez détaché avec le judaïsme, même si Israël est sur la feuille de route de la famille. Et en même temps, votre carrière a été propulsée par le rôle de Karine, dans les trois volets de *La Vérité si je mens*… Session de rattrapage?

Pour les premiers essais de *La Vérité si je mens,* j'ai bel et bien fait appel à mes souvenirs de famille du côté maternel, à mes racines séfarades, dans un registre juif plus culturel que religieux. En reli-

→ suite p. 52

La vérité si je mens! 2

La faute à Voltaire

gion, je suis nulle... Même si à la fin de sa vie, ma mère qui n'avait que faire de la religion, s'en est rapprochée. Ma grand-mère incarnait le côté traditionnel des fêtes juives, et si je lui demandais: «pourquoi on fait cela?», elle me répondait, «c'est comme ça». Aujourd'hui je m'intéresse davantage au judaïsme, j'ai acheté des livres et chaque année, à l'approche de Roch Hashanah et Kippour, j'essaye de me renseigner... avant d'oublier à nouveau. En tout cas, ma fille âgée de douze ans aime beaucoup les invitations pour les repas de Chabbat!

On voit aussi au travers de votre filmographie – qui commence dès l'âge de neuf ans, dans *L'Adolescente* de Jeanne Moreau –, que vous aimez vous glisser dans des rôles de femmes très différents, et pas juste dans le registre de la «bimbo».

Comme le montre mon livre, j'ai baigné dans mon enfance dans un milieu très imprégné du cinéma d'auteur... Le réalisateur Philippe Garrel a par exemple été mon baby-sitter. De ce point de vue, ma mère m'a transmis des repères. Ce cinéma m'a davantage bercée que les comédies du type *Les Bronzés*. Toutefois, c'est vrai que lorsque vous tournez dans une comédie comme *La vérité si je mens,* qui a totalisé des millions d'entrées, cela vous catalogue beaucoup plus vite. C'est un combat pour moi de ne pas se faire enfermer dans un genre, et de tourner pour des réalisateurs comme Eric Rochant (Ndlr: avec qui Aure Atika a joué dans *Vive la République*), Jacques Audiard (dans *De Battre mon cœur s'est arrêté*), Abdellatif Kechiche (dans **La faute à Voltaire**) ou Stéphane Brizé (dans *Mademoiselle Chambon*).

Dans *Papa was not a Rolling Stone*, le long métrage de Sylvie Ohayon, vous incarnez une femme devenue mère trop tôt. Une situation qui résonne avec le fait que dans votre jeunesse vous étiez un peu «la mère de votre mère».

Oui, lorsque j'ai découvert le scénario de la réalisatrice Sylvie Ohayon, j'ai trouvé effectivement une sorte d'écho, même si le personnage que j'incarne est très différent de celui de ma mère, qu'il ne s'agit pas du même rapport maternel ou de la même enfance. Mais ce rôle m'a rappelé quelque chose...

Dans la conclusion de votre livre, vous dites: «je me suis construite avec ce qu'elle m'a montré: être indépendante, ne pas avoir peur, tendre vers l'art». La boucle est bouclée?

Je n'ai pas écrit ce livre pour clarifier une situation, ou pour effectuer une démarche psy, une sorte de thérapie par l'écriture. Mais oui, je me suis inscrite dans le domaine de l'art.

Vos projets ?

Je serai à l'affiche du film *L'un dans l'autre* de Bruno Chiche avec Louise Bourgoin, Stéphane De Groodt et Pef qui sort le 20 septembre. J'ai également tourné l'hiver dernier dans *En attendant les hirondelles,* un film franco-algérien de Karim Moussaoui qui sera présenté dans des festivals.

Vous avez été la marraine de la 17ème édition du festival du cinéma israélien de Paris, par ailleurs parrainé par Gregory Fitoussi, et qui s'est tenu en mars dernier. Un coup de cœur?

J'aime beaucoup le septième art israélien. Ce cinéma ne va pas dans le sens du poil de la politique israélienne. C'est une création qui interroge, qui permet de douter et de réfléchir. Il s'agit d'un cinéma intelligent et souvent drôle... Et j'espère à nouveau tourner avec un réalisateur israélien. L'hébreu n'est pas une langue que je maîtrise, mais j'ai déjà eu l'occasion de mémoriser des phrases en hébreu. Notamment pour mon rôle dans le film *Au bout du monde à gauche,* du cinéaste israélien Avi Nesher, dont le dernier long métrage *Past Life* a d'ailleurs été projeté en ouverture dudit festival parisien.

Propos recueillis par Nathalie Hamou

Papa was not a Rolling Stone

MARINA RINALDI

GENÈVE - 104 RUE DU RHÔNE - T. 22 810 15 20

MARINARINALDI.COM

POSSESSION

possession.piaget.com

PIAGET